

92

Galaxies

SCIENCE-FICTION

*Supplément
numérique*

Christophe Künzi

Arami

Julien Molla

Christian Rimbaud

Alain Rozenbaum

Supplément numérique

GALAXIES 92

Les éditions numériques de la revue *Galaxies* contiennent des bonus, par rapport à l'édition imprimée. Pour ce numéro 92, le supplément se compose de trois nouvelles distinguées par une mention spéciale au prix Alain le Bussy 2025, et de deux des nouvelles qui seront publiées dans le hors-série 2026/1 de *Galaxies* sur le thème du livre et des bibliothèques.

II	Le dernier psychopathe	<i>Christophe Künzi</i>
XV	Bonheur au forfait	<i>Arami</i>
XXV	Mort au Nexus	<i>Julien Molla</i>
	<i>Projet [Hors-Série « Bibliothèques »]</i>	
XL	Les Hommes-Bibliothèques	<i>Christian Rimbaud</i>
LX	Traqué par les drones tueurs	<i>Alain Rozenbaum</i>

Les suppléments aux quatre derniers numéros sont librement disponibles sur le site <https://clubgalaxies.yolasite.com/>. Vous pouvez également nous demander, toujours gratuitement, de vous envoyer les autres suppléments à partir du n° 47, à condition d'avoir été abonné.e pour les numéros concernés.

Supplément hors commerce réservé aux abonné.es : ne peut être vendu

Le dernier psychopathe

Christophe Künzi

L'un des plus grands attraits de la science-fiction, c'est l'exploration de problématiques contemporaines à travers un concept futuriste parfois exagéré. L'auteur met alors le doigt volontairement sur un sujet inquiétant, comme c'est le cas dans cette nouvelle où l'évasion dans un monde virtuel cause la fin de la société réelle. Une lecture prenante, choquante, qui pousse à la réflexion à travers le regard de ce dernier psychopathe...

Florie Buechler, membre du jury du Prix Alain le Bussy 2025

SUR LE BITUME DÉFORMÉ par les incessants étés brûlants détalait une Jeep Wrangler couleur granite. À l'avant, Pietro, les cheveux bouclés noirs, le regard concentré derrière une paire de Ray-Ban rafistolée avec de l'adhésif, pilotait avec insouciance en évitant les crevasses éparses de la route. À l'arrière du bolide, immobile, exhibant un squelette en fer, se trouvait un robot-narrateur. Celui-ci scrutait le conducteur et les environs pour en dégager l'essence dramaturgique et la retranscrire dans sa mémoire.

Pietro venait de s'emparer de l'androïde-rédacteur lui permettant de rédiger le roman de sa vie. Il avait découvert le robot dans une luxueuse villa délabrée. Celui-ci se trouvait à côté de son propriétaire gisant dans un fauteuil de réalité virtuelle, les bras pendants, un masque de rêve accroché au visage écorché par le temps.

Lorsqu'il avait débranché le fortuné propriétaire, la conscience de celui-ci avait réintégré son corps rachitique. Son système nerveux s'était rétracté jusqu'à la cervelle. L'ahurissement muet de l'éveil avait secoué ses yeux dans tous les sens, comme deux boules de flipper.

Pietro l'avait froidement abattu. Il s'était délecté à observer les dégâts produits par le projectile. La balle avait traversé les différentes couches du corps : peau, os, cervelle, avant de ressortir et briser le fond du crâne. Il avait comparé le son produit à celui d'une cuillère gourmande s'enfonçant dans un mille-feuille. Des frissons de plaisir le traversaient en observant la fragilité, ainsi que la friabilité du corps humain. Mais, des humains vivants, il était rare d'en trouver.

Pietro avait effacé la mémoire du robot – les annales d'un aristocrate - et lui avait ordonné de composer le récit de sa vie. Chaque soir, il se délectait à réécouter le résultat produit par son

nouvel acolyte romancier. Il se permettait d'ajouter des précisions. *Des corrections et des ajouts essentiels.*¹

Pédale au plancher, fenêtres ouvertes et Carmina Burana à plein volume, Pietro conduisait avec détachement sous un soleil pesant qui floutait le champ de vision.

Un poste de douane apparut dans l'horizon ondulant. Bientôt, il distingua les détails de cette frontière anachronique : un gardien androïde – *Un absurde pantin* – et sa batterie d'alimentation photovoltaïque jouxtaient une barrière automatique. La sentinelle interceptait chaque conducteur pour lui réclamer quelques pièces afin d'autoriser le passage.

Pietro s'arrêta à quelques mètres de l'aimable robot. Il sortit de son véhicule et sortit un petit calibre de son manteau court. Il tira une balle dans le genou de l'androïde, puis une autre dans la deuxième articulation. Finalement, après que la machine se soit effondrée sur le sol, il se déplaça à l'arrière du véhicule pour en retirer une batte de baseball. De retour vers le robot, il attendit que le regard larmoyant de la machine tremblante se retourne vers lui pour le démolir.

Sentant l'exécution de la sentence imminente, l'androïde envoya un dernier signal à une centrale de sécurité qui se trouvait aux abonnés absents depuis de nombreuses années.

C'était le moment que préférait Pietro : ce questionnement muet que la victime lui adressait avant de s'éteindre. Il prit son élan et infligea deux coups violents dans le visage de la machine, dans un sens, puis dans l'autre. Au deuxième impact, la tête du robot se détacha du corps. Le déchirement produisit un claquement agréable aux oreilles de Pietro.

Il en éprouva même une certaine nostalgie sur laquelle il s'épancha durant la fin du trajet.

Pietro manipulait tout ce qui se trouvait sur son passage avec la rudesse d'un bambin avec ses jouets.

Voici le moment idéal pour raconter mes origines et mes motivations.

Son comportement brutal s'expliquait par une enfance marquée par l'agressivité dans une civilisation qui achevait sa métamorphose en cimetière.

Son fœtus malingre s'était développé dans le corps pourrissant d'une mère absente, perdue dans une simulation. Sa génitrice vivait

¹ Les parties en italique sont des ajouts du propriétaire du robot-rédacteur.

avec d'autres léthargiques à l'intérieur d'un bloc gris troué, insalubre et sans toit.

La pluie tombait sur les connectés – *crevards écervelés* – absorbés dans un ailleurs, comme des larmes sur les cendres d'un ancien champ de bataille. Pour survivre, la mère de Pietro recevait parfois des injections de nutriments de la part d'associations d'aide aux rêveurs.

Appuyée contre un coin de béton, à même le sol, la mère de Pietro avait subi de multiples viols sans en avoir conscience.

Elle rêvait. Là-bas, dans cet espace virtuel, elle se baladait au bras d'un prince en exhibant des robes de soie scintillantes.

De l'une de ces agressions sexuelles avait germé l'embryon de Pietro.

Le soleil de plomb avait désertifié toutes les régions du monde. La folie avait contaminé l'humanité en même temps que les couches de poussière noircie s'étaient accumulées à la surface de la planète.

La lâcheté est gravée dans notre code génétique, même si la plupart des gens détalent au moindre bruit, à la manière de lémuriers attardés, ce n'est pas mon cas. Mon père devait être un opportuniste sans scrupule. Je lui ressemble, davantage que je ne ressemble à l'humanité ou à ma mère.

Neuf mois plus tard, lorsque les médecins avaient emmené le corps de l'accrosimulée², elle avait déjà commencé le travail. Pietro avait été extirpé d'un corps maternel où il luttait pour sa survie. L'enveloppe charnelle fonctionnait de manière mécanique, détachée des impulsions du cerveau.

— Nous devrions peut-être la réveiller ? lui enlever son masque de rêve, avait proposé l'infirmière.

— Non, les stimuli de douleur qui l'envahiraient pourraient la tuer. Il n'y a de toute façon aucune chance que l'enfant ait survécu. Il doit être crevé à l'intérieur. On va juste retirer le cadavre, rectifia le médecin.

Mais Pietro n'était pas mort. Maigre, affaibli, oui, mais bel et bien vivant. C'était un coriace, un solide, un parasite.

— Mon dieu, quelle horreur... il vit, s'était exclamée l'infirmière.

Cette phrase avait révélé une première volonté inconsciente de la soignante. Celle d'acheter un masque virtuel pour construire son propre univers. L'auxiliaire de soin se détournerait bientôt de la tristesse qui lui serrait chaque jour le cœur.

Après la césarienne, quand le corps de la mère n'envoyait plus de signaux de douleur, le personnel soignant avait retiré le masque de

² Nom attribué aux dépendants aux simulations. Synonyme de rêveur.

rêve. Ils avaient ramené la junkie dans la réalité pour lui annoncer la naissance d'un fils. La toxicomane avait accueilli l'information les lèvres pincées de colère en réclamant ses vrais enfants, ces enfants virtuels.

Pietro éprouvait de l'agressivité envers ceux qui l'avaient abandonné et une haine profonde pour ce qui lui rappelait leur absence. En particulier certains robots. Né des entrailles pourrissantes d'une morte-vivante, bercé par des tissus nécrosés, il trouvait logique et agréable d'annihiler tout ce qu'il rencontrait.

Lorsqu'il n'était qu'enfant, les rares humains qu'il avait rencontrés s'adressaient à lui avec pitié.

— Pauvre petiot ! lui disait-on.

Comme personne ne lui avait donné un nom, il avait modifié ce petiot en Pietro. La consonance âpre de ce prénom aux relents d'évangile vengeur correspondait à sa personnalité.

Il n'y avait plus rien à sauver. Ma mère s'était cramé le cerveau en succombant à sa vie fantasmée. Le reste de l'humanité a suivi le même mouvement de désertion. Tous ont fini par baisser les bras : le personnel hospitalier, les médecins, les infirmiers, les assistants sociaux. Surtout eux. Ils m'ont laissé me débrouiller pour grandir dans ce chaos. Une sale bande d'enfoirés.

Le Nouveau Monde n'imposait aucune règle. Seuls les androïdes, créatures fantomatiques de la civilisation passée rappelaient parfois des règles désuètes à travers les demandes robotiques ponctués de politesse bienveillante.

Pietro ne supportait pas qu'on lui interdise quelque chose. Le refus décuplait son agressivité naturelle.

Son comportement paraissait cruel. Le narcissisme représentait une forme de survie possible dans cet après où le transhumanisme et le post-humanisme avec précédé au nil-humanisme. Dans cette nouvelle ère, seuls deux choix s'offraient aux humains, la folie ou la fuite vers un univers virtuel. Certains choisissaient une troisième option, tout aussi dramatique, le suicide.

Plier, tordre et froisser la tôle de tous les androïdes qu'il trouvait sur son chemin lui procurait de la jouissance. Il se considérait comme un artisan de la destruction et de la désolation.

Pietro aimait les ruines, il aimait cette décharge planétaire où il avait tous les droits. Il aimait les émanations de plastique brûlé, le parfum du désespoir. D'un point de vue psychologique, il présentait tous les traits qu'on attribuait aux sociopathes d'autrefois.

L'odeur sincère et authentique de la merde. Disons-le franchement, ma frénésie de démolition constitue une belle revanche face à ces boîtes de conserve parlantes. L'acte en lui-même est humaniste. Nous singer

représente une forme d'insulte. Je n'ai rien contre les machines individuellement. Mais, je hais le mensonge inhérent à leur existence, leur mimétisme de l'être humain, leur serviabilité sans âme. Quand j'entends : « Ne pas », « Il ne faut pas », je m'en fous totalement de ce qui vient après. Ça me donne une envie irrésistible de démolir le bidule qui l'a dit. Politiquement, je ne suis qu'un simple anticapitaliste, anarchiste. Au XXI^e siècle on n'aurait pas pu rêver d'un meilleur symbole que moi pour les générations futures. Avec des gens comme moi, on ne se serait pas retrouvé avec des villas surprotégées ne contenant que des cadavres branchés à des mondes numériques.

Aujourd'hui, il voulait tourner une nouvelle page dans sa vie. Comme la fin du printemps approchait, les températures subsahariennes du milieu de l'Europe montaient pour devenir insupportables. Pietro avait décidé de migrer au nord pour rejoindre un hôtel climatisé de luxe où il avait commis un massacre d'androïdes d'anthologie.

Il faudra que je décrive moi-même cette partie en détail. L'un des meilleurs moments de ma vie. J'avais produit un éclatant monticule de ferraille.

Après être remonté dans son véhicule, il avait reculé d'une cinquantaine de mètres pour accélérer à nouveau. L'inutile barrage avait volé en éclat.

Son regard se fixa sur la ligne discontinue blanche que son véhicule dévorait à pleine allure.

À mesure qu'il progressait sur le segment de route, le nombre de carcasses de machines augmentait.

Il retrouvait son chemin, comme le petit Poucet. Mais, à la place des pierres, il avait semé des morceaux de métal.

La nuit commençait à tomber, lorsqu'il se trouva proche de l'établissement étoilé.

Laissez-moi donc vous retranscrire la joie que procure la prise d'un îlot de somptuosité soi-disant imprenable. Selon les industriels des androïdes de combats, en mettant le cerveau des robots à l'endroit où se trouve l'estomac, et en accumulant plusieurs couches de métal, ils devenaient indestructibles. Bullshit ! C'est uniquement un argument commercial, rien n'est indestructible. Rien ! Il suffit en réalité de cinq balles stratégiquement placées, pour démanteler ces petits jouets militaires.

J'ai pénétré dans le premier cercle de défense avec mes DocMartens à la manière d'un Terminator en écrasant les arrangements floraux et les cages thoraciques de robots. Pour éliminer le deuxième cercle, j'ai utilisé un pistolet de petit calibre. Mon tendre Tokarev TT 33. Il sifflait comme un pinson au printemps.

À mesure que je me frayais un chemin vers le hall de l'hôtel, la résistance diminuait. La population aisée n'aimait pas être entourée de soldats et préférait que la violence se passe loin de leurs précieuses vies. Avec d'autres revolvers, deux Taurus raging bull calibre 44, doux et robuste, j'ai explosé la tête des deux androïdes de services présents dans le hall, le réceptionniste et le concierge.

J'ai traqué jusqu'au dernier aspirateur plat qui pouvait se cacher dans les placards. J'ai éliminé jusqu'à la dernière saloperie en fer.

Le crépuscule assombrissait la route.

Il vit apparaître l'hôtel inhabité. À mesure qu'il approchait, les myriades de petits carrés incrustés dans le palace s'agrandissaient pour devenir des fenêtres haussmanniennes décorées de lambrequins.

Arrivé au bas de l'immeuble, il stoppa le moteur et sortit du véhicule. Après avoir fourré un pistolet dans sa poche latérale, il ouvrit la porte arrière et prit un sac en bandoulière contenant une panoplie d'armes à feu. Il ne se séparait jamais de son arsenal.

Il avança jusqu'à l'entrée, suivit par son docile robot-scribe.

Il observa les carcasses de robots amoncelées avec un rictus de contentement.

L'ouverture des portes coulissantes s'accompagna d'une odeur de l'huile rance. Elle embaumait le lieu.

Il constata que tout était resté en l'état, dévasté. Il traversa le hall pour rejoindre l'ascenseur. Il appuya sur le treizième étage où, il en avait le souvenir, se trouvait une suite présidentielle. Il n'avait pas pris le temps d'en profiter la dernière fois.

Une petite sonnette accompagna sa découverte du tapis rouge du fastueux l'étage. Il avança. En face de lui se trouvait une porte à deux battants. Il retirera la serrure d'un coup de fusil à pompe.

Il traversa la fumée de copeaux. Un jacuzzi, un tableau de maître accroché sur un mur aux motifs chaleureux et une moquette anthracite et soyeuse l'attendaient. Il plongea au milieu des coussins de son lit, un moelleux king size couvert d'une mince couche de poussière. Il alluma l'écran géant qui couvrait le mur face à lui. De la neige occupait toutes les chaînes qui diffusaient autrefois diverses émissions. Pietro commuta sur un service qui lui permettait de charger des films et séries à la demande. Les bases de données manquaient cruellement de nouveauté. Il sélectionna un classique, un chef d'œuvre de John Carpenter. Il retira ses habits et les jeta sur son robot-narrateur puis s'endormit la bouche ouverte.

Il dormit pendant neuf heures.

Dans un demi-sommeil, il entendit des chuintements mécaniques qui semblaient glisser sur la moquette. Le bruit délicat qui l'agaçait

comme celui d'un moustique se rapprochait des abords de sa chambre. Cela impliquait qu'il n'avait pas éliminé toutes les machines de l'hôtel.

« Impossible », dit-il les sourcils froncés, se levant brusquement.

Il s'empara de son petit calibre et sortit sur le palier de sa chambre. Il découvrit qu'un robot de la taille d'une boîte à chaussure muni d'un balai avançait dans sa direction. Un robot arborant un faux visage, un masque de fabrication artisanale qui paraissait l'observer. Quelqu'un ou quelque chose avait dessiné un nez et deux yeux noirs sur une coque de plastique, ainsi que la lettre « M ». Un bricolage surprenant.

Pietro ressentait une grande colère contre celui qui avait osé altérer son travail. Il arracha le faux visage du robot, tira deux balles dans l'appareil de nettoyage, puis retourna dans sa suite avec l'objet sous son bras. Il constata qu'un message était affiché sur son téléviseur :

— C'est vous le responsable de ce carnage ?

Un carré blanc clignotant semblait indiquer que l'auteur du message demandait une réponse.

— Qui êtes-vous ? demanda Pietro.

— C'est vous qui avez violemment désactivé les trente-huit androïdes qui travaillaient ici ? s'inscrivit sur l'écran.

— Et alors ? s'impatienta Pietro.

— Pour quelle raison ?

— Je n'ai pas besoin de raison. C'étaient des machines. Je suis leur maître. Elles m'appartiennent, j'en fais ce que je veux, affirma Pietro en relevant la tête, impérieux.

— Certains possédaient des fragments de conscience, vous le saviez ?

— Qu'est-ce que ça peut me foutre ? Vous êtes quoi une IA ?

Pietro constata que le curseur clignotait pendant plusieurs secondes sans donner de réponse.

— Vous êtes une machine ? avait-il essayé à nouveau.

La pause se prolongea de quelques secondes, avant qu'un nouveau texte n'apparaisse.

— C'est plus compliqué que ça. Vous devriez arrêter de casser des machines.

Pietro observa l'écran puis annonça dédaigneusement :

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que j'adore exploser des machines, précisa Pietro.

— Moi, je n'aime pas ça. Et je crois d'ailleurs que je ne vous aime pas non plus.

— C'est réciproque, personne ne me dit quoi faire. Je continuerai de détruire si je le veux.

— Je vais vous empêcher de nuire.

Puis le texte disparut et le menu de sélection reprit sa place. Pietro ne savait pas comment réagir à cette nouvelle situation. Quelque chose lui échappait. Cela le contrariait, car depuis qu'il avait atteint l'âge adulte, il avait un contrôle absolu sur tout ce qu'il voyait. Il avait acquis un statut presque divin. Pourtant, son assurance venant de le quitter.

Pietro s'habilla, lentement, dérangé par une anxiété grandissante.

Au moment de rassembler son armurerie, des bruits de moteurs montèrent depuis la cour de l'hôtel. Il s'appuya sur la balustrade de son balcon et plongea son regard au bas de l'immeuble. Il observa l'arrivée de cinq véhicules kaki. Les portières s'ouvrirent et il vit une escouade d'androïdes s'aligner en colonne avant de pénétrer dans le bâtiment.

Ils venaient sûrement pour lui.

Pietro ordonna à son robot-narrateur de discrètement emprunter les escaliers pour rejoindre le tout-terrain et de se préparer à enclencher le moteur dès son arrivée. Dans son sac, il avait quelques paquets d'explosifs et des grenades.

En descendant, l'androïde de Pietro croisa quelques robots armés dans l'escalier de secours qui ne prêtèrent pas attention à lui. Ils portaient tous des masques en plastique avec la lettre « M » inscrite au feutre rouge sur leur front. Une fois sur le parking, l'androïde de Pietro se plaça aux commandes du véhicule. Après quelques instants, ce dernier ressentit une déflagration lui traverser le châssis. Une pluie de matériaux divers s'abattit sur le toit de la jeep dont la carrosserie serait irrémédiablement abîmée. Pietro entra quelques secondes plus tard et s'installa sur le siège du passager.

— Roule ! Bordel ! Roule ! hurla-t-il à l'androïde qui s'exécuta. Pietro avait le bras ensanglanté par un bloc de métal qui avait percuté son avant-bras.

J'ai tout fait sauter. J'ai dû dire bye-bye à la suite présidentielle. Dommage.

J'ai attendu que ces cinq saloperies d'androïdes militaires aient atteint l'étage. Je connaissais ces modèles, les meilleurs au monde. Le S.W.A.T à côté, c'est une famille de lapins sous sédatifs. Mais, je les ai réduits en poussière.

Pietro n'avait pas donné de destination. Rouler, seulement rouler.

Pour la première fois depuis que le robot-narrateur le connaissait, Pietro lui avait laissé le volant et une forme de contrôle. Devenir une proie, alors qu'il se considérait comme l'ultime prédateur ne lui plaisait pas du tout. Il se rendait compte, pour la première fois, de la détresse que l'on pouvait ressentir à devoir échafauder des hypothèses pour sa survie. Les questions se bousculaient dans sa tête, il en exprima quelques-unes à voix haute. Il se demanda si son opposant le

poursuivait encore ? Est-ce qu'il pouvait le retrouver ? Et si oui, comment ?

Il transpirait. Après quelques heures de route à s'interroger et à s'inquiéter, Pietro se calma. Il se disait qu'il devait s'imposer un arrêt. L'adrénaline lui avait donné faim et le moteur de son véhicule réclamait de l'essence. Il ordonna au robot-narrateur de faire le plein pendant qu'il allait se servir dans le petit magasin d'appoint qui jouxtait les pompes. Les étalages étaient remplis de produits non périmés, la station-service semblait toujours fonctionner et se ravitailler de manière autonome.

Pietro se dirigea vers les produits chocolatés de la caisse quand il sentit soudain une pression au niveau de la nuque. Un robot venait de lui agripper le cou et le traînait vers l'arrière de la boutique. Il sentait son énergie s'en aller doucement.

Le noir total, en quelques secondes. J'avoue ça fait bizarre.

Pietro reprit connaissance dans un hôpital. Il était assis sur une chaise en bois, les mains menottées. Son robot-narrateur se trouvait à ses côtés. Il éprouvait une intense douleur au niveau de la nuque et des côtes.

En face de lui se trouvait un lit médicalisé d'où s'échappaient des pelotes de câblages qui se branchaient à divers blocs électroniques sur les côtés. Sur ces appareils, des diodes aux couleurs variables clignotaient harmonieusement. Dans la symphonie de bruits électroniques se trouvait celui d'une aide respiratoire.

C'était presque insupportable d'entendre une machine qui ne m'appartenait pas fonctionner si bien.

La surélévation du lit du malade empêchait Pietro de voir la personne gisante à l'intérieur.

Cinq androïdes se trouvaient au chevet du convalescent, comme des soldats au pied du trône d'un noble. Il semblait à présent évident que la personne couchée en face devait contrôler les robots.

L'un des émissaires de métal appuya sur l'un des boutons qui pendaient du lit, ce qui actionna le relève-buste. Son opposante apparut. Il resta ébahi devant le regard azuré et lumineux de la jeune femme. Celle-ci fixait le mur à l'arrière de Pietro. Dans l'humeur aqueuse des globes oculaires de la patiente circulaient de nanoscopiques machines qui se trouvaient aussi présentes dans l'intégralité de son corps.

Cette invalide semblait gorgée de petites machines. Avant la fin de l'humanité, lorsque les chances de survie des patients paraissaient nulles, les médecins optaient pour le transhumanisme. Cette méthode avait un taux élevé de réussite chez les personnes qui avaient subi un

traumatisme cérébral sévère. Les *nanotechs* permettaient de combler le fossé qui séparait le coma de la conscience.

Pietro s'était attendu à ce qu'elle parle, mais c'est l'un des androïdes qui avait pris la parole :

— Vous êtes un monstre, asséna l'androïde qui se trouvait à sa gauche.

Passé la surprise, Pietro s'était tourné vers le robot avant de demander :

— Vous parlez des machines que j'ai détruites ?

— Oui.

— Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Marie, dit soudain l'androïde sur sa droite.

— Pourquoi parlez-vous à travers ces... machines ?

— J'ai eu un terrible accident qui m'a plongé dans un profond sommeil. Je me suis réveillé il y a quelques mois. Constatant l'horreur, le vide, la fin de l'humanité. Mais j'ai aussi constaté que mes neurones pouvaient se connecter à toutes les consciences cybernétiques de la planète. Et maintenant ces androïdes sont d'une certaine manière mes prothèses. Donc, je vous demande d'arrêter votre carnage insensé.

— Comme je l'ai déjà dit, je ne souhaite pas arrêter ce que je fais, c'est mon principal plaisir.

— Lorsque vous détruisez une machine, vous détruisez une partie de mon corps. Mais au-delà de l'aspect égoïste, lorsque vous infligez des dommages à un androïde, vous les torturez et elles ressentent cela, comme si vous torturiez un animal.

Ce n'était probablement pas le moment de lui dire que j'aimais faire du mal aux animaux aussi.

— Je comprends, mais... ce monde m'appartenait avant que vous vous réveilliez, j'en étais le propriétaire et j'avais tous les droits sur lui. Et je n'ai pas très envie que ça change.

— Je vois. Nous avons une divergence d'opinion, repris le premier androïde.

— Il y a assez de machines sur toute la planète pour deux personnes, non ?

— Ce n'est pas pour cela que je vous ai amené ici. Au début, je voulais vous éliminer, mais j'ai changé d'avis.

— Alors que pensez-vous faire de moi ? Me garder prisonnier ? Je ne vois pas l'intérêt. Me tuer ? Ou c'est votre étrange morale qui vous interdit de me tuer ?

— Mis à part les privilégiés enfermés dans leur monde virtuel, nous sommes les derniers humains sur Terre. Nous avons nos différences. Mais je veux construire un monde meilleur avec vous.

— Pardon ?

— Oui, ce n'est peut-être pas la fin. Nous pouvons créer un avenir pour l'humanité, pour nos enfants.

La phrase laissa Pietro sans voix. Son regard se figea de perplexité et de surprise.

— Nous avons plus de points communs que vous ne le pensez. Vous remarquerez que nous sommes peut-être les deux seuls êtres humains ayant survécu au dépeuplement, à la lente résignation. Vous comme moi, nous avons été entourés par des masques de rêves. J'aurais pu me connecter à un autre monde, mais j'ai choisi de ne pas le faire, malgré les horreurs que j'ai vues ici. Vous comme moi, nous avons la capacité de survivre dans cette nouvelle réalité.

— Vous venez à peine de vous réveiller, dans quelques mois vous verrez, vous ne le supporterez peut-être plus, le monde. J'ai vu de nombreux êtres humains abandonner.

— Non, je vois de l'espoir. Nous pouvons reconstruire l'humanité. Donc je vous demande de réfléchir à la possibilité pour nous deux de concevoir un enfant, même plusieurs.

— J'avoue que votre demande me désarçonne. Mais, j'ai une question pratique. Est-ce que vous pouvez vraiment avoir un enfant dans votre état ?

— Mes organes sont parfaitement fonctionnels, ils ne réagissent pas à mes instructions cérébrales, mais les nanotechnologies leur permettent de se maintenir.

— Je dois réfléchir.

— Bien entendu, prenez le temps qu'il faudra. J'ai aménagé un espace où vous pourrez réfléchir tranquillement.

— Une prison ?

— Non, il ne faut pas le voir comme ça. Mais vous avez raison, je ne peux pas vous laisser la liberté pour l'instant. C'est sans doute une première pour vous, vous n'avez eu que peu de contacts humains et plutôt des mauvaises expériences apparemment, mais nous pouvons et nous devons nous entendre.

Les deux androïdes de chaque côté s'avancèrent vers Pietro pour l'emmener.

On l'escorta dans l'une des pièces de l'hôpital qui avait été modifié pour devenir un appartement entièrement équipé.

Les deux émissaires fermèrent la porte et restèrent stationnés devant la chambre, ce qui ne lui laissait aucune possibilité de s'échapper.

Son robot-narrateur l'accompagnait toujours. Mais il ne réagissait plus aux instructions de Pietro.

Marie avait tout prévu.

De toute façon cette boîte de conserve ne m'avait pas beaucoup aidé jusque-là.

La pièce qu'il occupait était spacieuse. Il avait tout le confort qu'il désirait. Il ne lui manquait qu'une chose : la liberté, qu'il venait de perdre.

S'il refusait la proposition de Marie, il ne pourrait sans doute plus continuer sa folie destructrice, on le surveillerait en permanence. Marie serait désormais toujours présente dans son univers.

Dans le pire des cas, elle pouvait décider de se débarrasser de lui une fois pour toutes.

Il pouvait devenir père, une perspective nouvelle qu'il n'avait jamais envisagée. Un avenir auquel il n'était pas certain d'adhérer. Il pourrait toutefois devenir la personne qu'il lui avait toujours manquée.

Après quelques jours, sa prison n'avait plus le moindre secret pour lui. Il en connaissait tous les détails. Il avait découvert que sa chambre devait être une ancienne salle d'opération. Les différents outils de chirurgie qu'il avait trouvés en étaient la preuve.

Puis, un matin, il demanda à voir Marie. Les gardes l'emmenèrent rejoindre Marie à son chevet. Les androïdes le tenaient fermement ses bras.

— Vous avez pris votre décision ? demanda l'androïde qui se trouvait à côté de lui.

— Oui, j'accepte, dit-il en regardant le corps fragile de sa geôlière alitée.

Un pénible demi-sourire se dessina sur le visage de Marie.

— Je suis très heureuse de ce choix. Avez-vous pris cette décision parce que vous pensiez que je vous enfermerais jusqu'à la fin de vos jours dans le cas contraire ?

— Non. J'ai pensé qu'un marmot me permettrait peut-être de voir le monde différemment. Trouver un sens à ce foutoir.

— Je suis heureuse d'entendre ça.

— Est-ce que vous me permettez de vous voir de plus près ? demanda Pietro.

Marie se crispa et son sourire se dissipa :

— Je n'ai pas l'habitude qu'on s'approche de moi... Pourquoi voulez-vous faire cela ?

— Je voudrais voir la future mère de mes enfants. Je voudrais voir les détails de votre visage. Je n'en ai pas eu l'occasion. N'est-ce pas légitime ? Si je fais le moindre geste, votre robot pourra m'écarter, non ?

— C'est vrai... vous avez raison.

Marie commanda à ses robots de s'écarter pour laisser Pietro se rapprocher d'elle. Ce dernier observa son visage muet un instant. Il posa sa main rugueuse sur son visage blafard, lisse, qui n'avait plus vu le soleil depuis longtemps. Elle avait de longs cheveux d'or qui s'épandirent sur le coussin et formaient des rayons blonds. Malgré la maladie qui l'empêchait de bouger, elle possédait la beauté d'une princesse de conte de fées.

D'un geste rapide et bestial, il enfonça le scalpel qu'il avait caché dans sa manche dans la trachée de Marie, puis le tourna à l'intérieur de la chair pour causer un maximum de dégâts.

Lorsque l'androïde le saisit, il était déjà trop tard.

Pour la première fois, il n'éprouva aucun plaisir à anéantir une vie. Une larme s'était même formée au coin de son œil. Pour la première fois, son geste avait été sincèrement humain. Ce monde n'était pas fait pour un enfant, en particulier un enfant issu de deux géniteurs comme eux. L'humanité s'éteindrait avec eux. Elle n'existait déjà plus.

On est comme on s'habille, comme on parle, comme on tue. Nos tissus, nos cellules sont tatouées par notre personnalité. Ils diffusent leur essence morbide sur tout ce que l'on touche. Tôt ou tard, ce que l'on est nous rattrape. On ne peut pas se mentir éternellement. Si le sang de Marie est bourré de machines cybernétiques, le mien est un bassin de piranhas. Je dévore tout ce que je touche. Elle avait tort, il n'y avait aucun avenir possible. Deux abominations ne feront jamais un être humain.



Inspiré par les récits de robots d'Isaac Asimov ainsi que les univers instables de Philip K. Dick, Christophe s'est mis à écrire ses propres histoires. Sa faculté à s'envoler vers des paysages lunaires lui a valu des remontrances. Ses professeurs disaient qu'il n'avait pas les pieds sur Terre. Quelques nouvelles ont été publiées depuis dans diverses revues et concours. En 2020, il rejoint les rangs d'un collectif d'écrivains nommé Polyphème. En 2023, il écrit son premier roman à quatre mains avec Tu Wüst. Il tient à remercier Alain Merçay

et Tu Wüst pour leur relecture attentive.

Bonheur au forfait

Arami

Vous voulez trouver le bonheur? A n'importe quel prix? Même en vous mentant à vous-même?

Annie Mura, membre du jury du Prix Alain le Bussy 2025

LA MUSIQUE SE MOQUE DE MOI.

Les notes tournent en boucle, se répétant à l'infini. À chaque cycle, le motif s'enfonce un peu plus en moi, se gravant dans ma chair. J'essaie de me souvenir comment la musique a commencé, quelles furent les première notes, mais impossible. C'est comme si elle avait toujours été là. La nouvelle bande-son de ma vie. Flippant.

De temps à autre, le volume sonore baisse soudainement, laissant le devant de la scène à un message pré-enregistré :

Chez Euphorex, votre bonheur est notre business !

Puis la musique d'attente revient, s'engouffrant un peu plus dans mon corps et dans ma tête, titillant mes nerfs. Ça me donne envie de me gratter, de racler les notes sur ma peau. Mes doigts se resserrent autour du téléphone, comme pour en presser tout le jus musical hors du boîtier.

Tous nos conseillers sont actuellement occupés, nous faisons de notre mieux pour écourter votre attente.

À chaque fois que le volume baisse, j'ai l'impression que c'est pour de bon, que la musique ne reviendra plus. Mais elle revient. Les notes cognent à l'intérieur de ma tête, rebondissant sur mes tempes. La douleur dans ma nuque me relance.

Chez Euphorex, votre bonheur est notre business !

Je masse l'arrière de mon cou avec ma main libre alors que la musique retentit à nouveau. Autour de mon poignet, mon bracelet clignote désespérément rouge. La mélodie infernale continue de s'accrocher à moi, sur moi, à l'intérieur de moi. Si seulement je pouvais me buzzer... Un seul buzze suffirait à tout rendre supportable. Tout formidable même.

Tous nos conseillers sont actuellement occupés, nous faisons de notre mieux pour écourter votre attente.

J'ai envie de hurler, mais j'ai le sinistre présentiment que mon cri ne ferait que mimer les notes de la musique d'attente, comme si c'était le seul son subsistant dans l'univers. Ma nuque me lance de plus en plus. Par réflexe, j'effleure mon bracelet. Mais rien. Le voyant continue

de clignoter en rouge, inflexible. Mes doigts se crispent encore plus sur le téléphone, prêts à le démolir, prêts à le balancer, prêts à le...

« Bienvenue chez Euphorex, comment puis-je vous aider aujourd'hui ? »

La surprise me paralyse un instant. La musique n'est plus là, mais le fantôme des notes hante encore le silence.

« Euh oui, bonjour. Voilà, mon implex ne fonctionne plus depuis deux semaines et je n'ai toujours pas reçu de rendez-vous pour me le faire changer... »

« Vous avez votre numéro client ? »

Je soupire. Mon numéro client à treize chiffres que j'ai répété quarante-deux fois ces deux dernières semaines. Je récite les nombres un à un, mécaniquement, pareil à l'enfant récitant des vers dont la beauté lui échappe.

« Je vous remets en attente le temps de vérifier votre dossier. »

« Non s'il vous plaît, pas la musi— »

Les notes retentissent à nouveau, plus fortes que jamais, savourant leur victoire. Je presse nerveusement le petit écran en plastique de mon bracelex, suppliant intérieurement. Mais le voyant reste inexorablement rouge. Monstre glouton, la musique avale le temps, gobant secondes, minutes, heures, jours, années... Jusqu'à ce que le temps lui-même n'ait plus de substance.

Puis, brutalement, la musique s'arrête à nouveau.

« D'après votre dossier, tout semble bon. Vous devriez recevoir un message avec les détails de votre opération dans les trois prochaines semaines. »

Les mots se fracassent avec violence contre mon estomac. Trois semaines de plus sans un seul buzz. Mon cerveau en vient à regretter la musique et le doux espoir de l'incertitude. Ma réponse manque de se noyer dans ma gorge, « Ça peut vraiment prendre aussi longtemps ? ».

À l'autre bout des ondes, la voix est dénuée d'émotion :

« C'est parce que vous avez l'assurance Bronzex, qui ne garantit pas de délai maximal en cas de problème. Avec l'assurance Platinex, tout remplacement est effectué dans les trois jours. Si vous souhaitez je peux modifier votre forfex à compter du mois prochain ? »

Je décline l'offre en maudissant intérieurement tous ceux qui ont les moyens de se payer l'assurance Platinex.

Je raccroche alors que Steph me fait signe au loin que la cérémonie va bientôt commencer. Les jardins du petit château s'étendent autour de moi, le bleu d'un ciel sans nuage se reflétant dans les milles couleurs des parterres de fleurs. Le décor semble tout droit sorti d'un magazine.

Quel gâchis de ne pas pouvoir se buzzer dans un cadre pareil. Je traverse le parc pour rejoindre les autres invités, en me massant la nuque. Je ne sais pas si c'est le soleil qui tape sur mes tempes, ou mes tempes qui tapent contre le soleil. Il fait chaud, trop chaud, même à l'ombre des grands arbres où les rangées de chaises sont installées.

« Fais pas cette tête » me dit Steph en souriant, « c'est un mariage, pas un enterrement ! »

Nous nous asseyons parmi les autres convives sur leur trente-et-un, Steph se rongant distraitement l'ongle de l'index gauche. Une sale habitude. Alors que les mariés font leur apparition, le même index se presse de tapoter discrètement le bracelex ornant son poignet. Son visage se détend légèrement, traversé par un nuage de plénitude, l'effet à peine perceptible. À son poignet, le voyant vert brille sans fléchir, narguant le rouge oscillant du mien.

Le gâteau a un gout de papier maché.

La soirée stagne entre le dessert et la piste de danse. Les ombres colorées des guirlandes lumineuses ondulent sur l'immense terrasse. Plusieurs tables ont été abandonnées par les invités, papillonnant d'un groupe à l'autre, verre à la main, bracelex discrètement effleurés. Steph est au milieu d'une conversation animée du côté de la table des mariés. C'est son annulaire droit qui se fait cette fois rongé entre deux éclats de rire. À l'intérieur, derrière les hautes portes fenêtres, la musique s'élève timidement, tentant d'attirer les premiers danseurs. Toutes les couleurs ont pris leur teinte nocturne, moins éclatantes, plus élégantes. Toutes sauf la lueur rouge clignotant sur mon bracelex, toujours aussi crue. Dans mon assiette, la part de gâteau en papier maché fond lentement sous la chaleur lunaire de l'été.

« Il paraît qu'ils ont utilisé la méthode Pavlovex », dit une voix à ma table.

« Qui ça, les mariés ? » demande une autre voix.

« C'est quoi la méthode Pavlovex ? »

« C'est quand un couple se buzze à chaque fois qu'ils se voient. Une forme de conditionnement pavlovien : ils finissent par associer le sentiment du buzze au fait d'être ensemble. Beaucoup de couples font ça maintenant, ça rend la relation plus solide à ce qu'il paraît. »

« Faut avoir un sacré forfex pour faire ça ! Au moins le Gigantex. »

« C'est sûr que la relation serait beaucoup moins *solide* avec les trente buzzes par mois du Vitalex ! »

Des rires remplissent l'air.

À la table voisine entièrement désertée, un jeune bambin grimpe sur une chaise pour atteindre l'arrangement floral qui orne le centre.

Ses petites mains attrapent le bouquet alors que son nez plonge dedans, ses yeux pleins d'excitation. Après une ou deux secondes, l'enfant relève la tête des fleurs, l'air perplexe. J'étends le bras pour atteindre les fleurs au milieu de ma table. Mes doigts caressent les pétales. Artificiels. Je hume le bouquet, les roses ont un parfum de plastique.

« Mais c'est absurde ! »

L'interjection me ramène brutalement à la conversation de ma table et je relève la tête des fleurs artificielles.

« Je ne vois pas de quoi le gouvernement se mêle ! Si je veux me buzzer cinq cents fois par mois, c'est bien mon droit ! Ces restrictions sont ridicules, une ânerie de ces hippies anti-implex. Y a toujours des crétins pour lutter contre le progrès ! »

« Cinq cents fois par mois ? Le forfex couterait une fortune ! » plaisante quelqu'un.

« Et le risque de sur-buzze alors ? Il paraît que les premiers implexés passaient la journée à se buzzer. Ils en oubliaient même de manger ou de se doucher. »

« Des zombies junkex ! »

J'avale d'une traite la fin de mon verre et me lève, abandonnant derrière moi la part de papier maché et les fleurs en plastique. Mieux vaut quitter la conversation avant que cela ne devienne trop politique. J'attrape une nouvelle coupe de champagne au bar avant de rejoindre Steph et ses amis. Les bulles virevoltent dans le liquide doré. Combien de verres ai-je déjà bu ? L'alcool, le buzze pré-Euphorex. Archaïque mais efficace : ma nuque me lance moins et tout mon corps semble se détendre sous la légère brise nocturne. Je regarde le voyant rouge à mon poignet, nez de clown ridicule. Euphorex peut bien garder son assurance Platinex, le raisin fermenté est bien plus abordable.

« Tu vois là-bas ? », me chuchote Steph en pointant l'une des tables sur la gauche, « c'est Oli. »

Je ne lui demande pas de préciser laquelle des personnes assises à la table est Oli, je n'ai qu'à regarder leurs poignets. Un seul s'exhibe nu de tout bracelex. L'absence du ruban noir a quelque chose d'étrange, presque d'impudique. Sur mon propre poignet, le voyant rouge clignote ironiquement mais je l'ignore en sirotant mon verre.

« Steph nous a dit pour ton implex, ça va ? Tu survis ? »

L'attention du groupe se tourne tout à coup vers moi. Je me contente de sourire en haussant les épaules.

« Quelle poisse que ton implex se soit arrêté d'un coup, sans raison. Normalement c'est hyper solides ces trucs-là, il paraît qu'ils peuvent durer cent ans ! »

Alors que j'acquiesce, j'entends Steph murmurer entre deux rognements d'ongles « ouai, sans raison... ». Je préfère faire comme si je n'avais pas entendu mais quelqu'un d'autre s'exclame aussitôt :

« C'était pas vraiment sans raison, hein ? »

La cacophonie de voix explose avant que je n'aie le temps de dire un mot :

« Qu'est-ce que tu veux dire ? »

« Comment tu l'as cassé ? »

« Qu'est-ce que t'as fait ? »

« Steph, balance, il s'est passé quoi ? »

Je m'éloigne, prétextant aller me resservir un verre, alors que Steph commence à raconter sa version des faits. A l'entendre, on croirait que je suis à deux doigts de me changer en junkex. La réalité est bien moins dramatique. C'était juste à une soirée. Dans ma tête, la voix de Cécé résonne encore, « t'inquiète, tout le monde le fait, c'est sans risque ! Et puis t'as pas envie de savoir ce qu'on ressent ? ». Si, j'avais envie de savoir. Le nirvana, juste pour quelques secondes.

Le sol tangué légèrement.

Je me dirige vers Oli en me demandant comment aborder le sujet de son poignet exhibitionniste de manière subtile.

« Alors c'est vrai que t'as pas d'implex ? »

Bravo, très subtil. Je jette un regard accusateur au liquide doré ballotant dans mon verre. L'effet du raisin fermenté a un prix, il émousse l'esprit autant que les peines. Et ma nuque commence à me relancer. *Tu pensais pouvoir te passer de moi*, semble rire la lueur rouge à mon poignet.

Oli me lance un regard surpris avant de répondre « Euh oui, c'est vrai ».

Je sens la lassitude dans sa voix, celle de quelqu'un qui a répété son numéro client quarante-deux fois ces dernières semaines. Vivre sans implex de nos jours, une anomalie pareille doit revenir souvent dans la conversation.

« Le mien est cassé » je lui dis en m'asseyant à sa table, comme pour me justifier. L'excuse ne semble pas convaincre Oli que nous sommes dans le même bateau.

« Ça fait déjà deux semaines », j'ajoute en me massant la nuque.

Oli hoche légèrement la tête en signe de compassion. J'attrape le bouquet au milieu de la table et le hume rapidement. Artificiel, comme les autres.

« Et c'est pour quelle raison que t'en as pas ? Santé ou idéologie ? ».

Ma main caresse machinalement les fleurs en plastique. Oli soupire bruyamment, son regard cherchant une échappatoire à cette conversation.

« Y a pas de grande explication. C'est juste que ça m'intéresse pas ce genre de sentiment...artificiel », ses yeux s'attardent sur les fleurs entre mes mains.

« Mais comment tu peux décider sans même avoir essayé ? Si t'essayais tu te rendrais compte à quel point ça change la vie. »

« Si j'en ressens pas l'envie, pourquoi essayer ? »

« Pourquoi ? Vingt-deux pour cent ! », je réplique sur un ton un peu plus agressif que je ne l'avais anticipé.

« Comment ça vingt-deux pour cent ? »

« C'est le chiffre de la diminution de crimes violents depuis la démocratisation des implex. C'est pas une bonne raison d'essayer ça peut-être ? Le nombre de dépression est passé de dix-huit pour cent à cinq pour cent ! Et le taux de suicides ? De quinze mille par an à moins de mille ! Si tu fais le compte de toutes les vies sauvées, heureusement que tout le monde ne pense pas comme toi ! »

Je ne sais pas ce qu'il me prend de débiter tous ces chiffres comme une mauvaise pub Euphorex. Pourquoi est-ce que je m'énerve contre Oli ? Ce n'est pas sa faute si mon implex tarde à être changé. Ce n'est pas sa faute si je me retrouve à avaler verre après verre de raisin fermenté au lieu de profiter de la soirée avec quelques buzzes comme les autres. N'empêche que c'est à cause de ces groupes anti-implex que les règles sont aussi strictes —je masse ma nuque qui me relance— et que je me retrouve avec un implex bousillé à cause d'un code pirate foireux et...

« Tu devrais voir un kiné pour ça. »

Oli pointe son doigt vers mon cou.

« C'est rien, ça m'dérange pas autant d'habitude. C'est juste ces derniers jours. »

« Seize pour cent. »

« Quoi ? »

« Seize pour cent, c'est l'augmentation du coût de la santé publique depuis la démocratisation des implex. Les gens ne prennent plus vraiment soin d'eux. C'est ce qui se passe quand on court-circuite le bonheur. »

La fête transpire.

La musique résonne, *chez Euphorex votre bonheur est notre business !* Non, pas la même musique. Cette musique-là est pour danser. Je balance d'un mur à l'autre, bouteille à la mer, bouteille à la main,

flottant entre les danseurs. Ma main effleure toutes les fleurs colorées qui décorent la salle. Toutes en plastique. Bordel.

Le voyant rouge couine toujours, infatigable. Mais je l'emmerde, liquide doré plein la bouche. La magie du raisin fermenté commence à mal tourner. Mon estomac est tout noyé, il essaie de remonter dans ma gorge.

Je crois que quelqu'un me demande quelque chose mais je ne comprends rien. La figure ondule devant moi, les sons s'emmêlent les uns avec les autres. Alors je dis « hein ? ».

La figure se stabilise un peu, « T'as pas vu mon téléphone ? ».

Je lui récite mon numéro client à treize chiffres avant de scander :

« Chez Euphorex, votre bonheur est notre business ! No-tre bizznesss-ssseu ! »

Tout est flou et discontinu par ici. On m'attrape l'épaule, « Ça va ? Tu devrais peut-être ralentir sur la boisson. »

Steph sourit de cet air niais que je connais si bien, cet air post-buzze. Bien sûr, comme les autres, son bracelex a bien servi ce soir. Son auriculaire droit se porte à sa bouche, prêt à se faire sauvagement ronger.

« Et toi tu devrais ralentir sur les rognures d'ongles ! », je crache en repoussant sa main de son visage. Ses yeux me regardent ahuris :

« Non mais ça va pas, qu'est-ce qui te prend ? Tu dérailles ! »

Ils me soulent tous avec leur voyant vert, à se buzzer continuellement comme des junkex. Et pourquoi toutes les fleurs sont en plastique dans cette soirée de merde ! la musique est trop forte, on ne s'entend même pas penser.

« Quoi ? Qu'est-ce que tu racontes ? »

« POURQUOI TOUTES LES FLEURS SONT EN PLASTIQUE BORDEL ! »

Est-ce que j'ai crié ? la musique s'est brusquement arrêtée et tout le monde me regarde. Peut-être que j'ai crié.

« Tu devrais aller prendre un peu l'air. »

Ouai, j'y vais, prendre l'air. Prendre le large. *Chez Euphorex, votre bonheur est notre business !* On ne s'entend même pas penser avec toutes ces lumières ! Du calme, il me faut du calme. Je m'engouffre dans l'obscurité des jardins.

Les paroles d'Oli rebondissent au milieu des fleurs. *Court-circuiter le bonheur...* Le genre de bêtise débitée par ces imbéciles qui pensent que tout était mieux avant. Avant Euphorex. Avant le bonheur au forfait. Avant, le bonheur était la plus grosse arnaque de l'Histoire. C'était ce concept que personne ne pouvait vraiment définir mais qui gouvernait la vie de tous. *Le bonheur ne s'achète pas*, c'est ce qu'ils

disaient. C'était vrai. Pourtant il était à vendre sur toutes les télés, dans le dernier gadget à la mode ou la bonne marque de yaourt au bifidus actif. *Le bonheur n'est pas matériel.* En fait il suffisait d'avoir une famille aimante, ou une carrière épanouissante, ou des amis sur qui compter, ou de trouver son âme-sœur. Ou tout à la fois. Mais même la vie parfaite était vaine si on n'était pas bien dans sa tête et dans son corps. *Le bonheur vient de l'intérieur.* Peut-être qu'en faisant plus de sport ou en mangeant équilibré –tiens, le yaourt au bifidus actif qui promet un bon transit...

Avant. Tu parles d'un bordel. À se demander comment la tête des gens n'implosait pas sous toute cette pression.

« À se demander comment les têtes n'implosaient pas sous toute cette pression ! »

L'obscurité ne répond pas. Les fleurs ne répondent pas. Tout est silencieux à part le bruit de l'eau qui coule. De l'eau qui coule ? Je me retourne pour me retrouver nez-à-nez avec un chérubin de plâtre crachant un jet d'eau au milieu d'un petit bassin. Le reflet de la lune ondule sur la surface de l'eau. Je m'approche un peu plus de la fontaine et l'image de mon visage rejoint celle de l'astre nocturne. J'observe mes tempes, la cicatrice est invisible. Pourtant je sais qu'elle est là, la petite incision menant au bonheur. Celle par laquelle Euphorex a implanté un implex directement au cœur de mon cerveau, juste dans le striatum ventral. Qu'est-ce que le bonheur ? L'humanité a enfin trouvé la réponse. Une simple pression du doigt sur mon bracelex et les micro-électrodes de l'implex stimulent les neurones de mes noyaux accumbens, le bonheur directement à la source. Maintenant le bonheur s'achète réellement, de trente à cent-vingt buzzes par mois selon les budgets. La fin de l'arnaque.

Sur mon poignet, le voyant rouge clignote encore et encore. Je lui ordonne de la fermer mais il continue à crier tout rouge. *Censé durer cent ans*, hein ? Quelle blague, cette camelote d'implex ne peut même pas survivre à un banal piratage. Alors que tout le monde le fait. Tout le monde le fait, c'est ce que Cécé avait dit ! Les quelques secondes de nirvana. Il suffisait de télécharger le code pirate sur le bracelex pour vivre le buzze ultime. Fini les limitations légales sur l'amplitude de stimulation, pendant quelques secondes l'implex était libre de buzzer à intensité maximum. Le nirvana au bout d'une électrode. L'expérience d'une vie. J'avais effleuré le petit écran de mon bracelex d'un doigt tout tremblant et... C'était comme de se tenir au sommet du monde. De se sentir au plus haut point de l'espace, et du temps. La certitude que rien n'égale jamais cet instant précis, qu'à partir de maintenant tout ne serait que *moins*. Maintenant, c'était *tout*, c'était *trop*. C'était

terrifiant. Terrifiant et jouissif. Je voulais que ça s'arrête mais dès que ça s'était arrêté, j'en voulais plus. J'avais pressé à nouveau sur mon bracelex mais rien, pas même un buzze ordinaire. Le voyant avait changé de couleur, définitivement.

Sur la surface de l'eau, l'image de la lueur rouge clignote en même temps que l'original. La moquerie s'est dédoublée, insupportable. J'attrape le bracelex avec mes dents et je tire dessus comme un animal. Le ruban de caoutchouc noir ne résiste pas longtemps avant de céder. Je le jette en pâture à la nuit, de toutes mes forces, « on va voir de quelle couleur tu clignotes perdu au milieu des fourrés enfoiré ! ». La lumière rouge oscille pour la dernière fois, englouti par l'obscurité.

Mon corps me déteste.

Le soleil perce mes paupières avant que je ne les ouvre. Le banc sur lequel j'ai fini par m'endormir est perdu au milieu des jardins.

Mon crâne est trop serré pour mon cerveau. Ça cogne de l'intérieur.

Depuis quand mon corps me déteste-t-il ?

Les gens ne prennent plus soin d'eux, avait dit Oli. Douloureusement, je relève le buste pour m'asseoir sur le banc. Je masse ma nuque un moment. Ma tête est trop lourde pour mon cou. Quand je pense que c'était comme ça que les gens passaient une bonne soirée avant, en s'imbibant d'alcool. Foutus raisins fermentés. Qu'est-ce que je ne donnerais pas pour un seul petit buzze maintenant... Je jette un regard à mon bracelex, osant à peine espérer. Le voyant rouge est... absent. Sous le choc, j'observe mon poignet nu. Merde. J'ai vraiment balancé mon bracelex à la nuit. Merde, merde et merde ! Je me lève en me promettant de ne plus jamais boire une goutte d'alcool, et je marche au hasard en essayant de retracer mes pas.

Après quelques minutes à tourner en rond, je finis par me retrouver devant une fontaine au milieu de laquelle un chérubin me regarde d'un air entendu. Les parterres de fleurs entourant le bassin ont délaissé leur tenue de soirée pour revêtir les couleurs de l'aube, mais il me semble reconnaître l'endroit où j'ai jeté le bracelex.

En soupirant, je m'agenouille dans l'herbe pour essayer de repérer le ruban noir. Mais tout ici appartient à la nature, aucun signe de plastique ou de voyant rouge. Je m'enfonce un peu plus dans la végétation quand quelque chose accroche ma peau. Je sursaute en ramenant mon bras à moi : une épine m'a écorché la main et du sang commence à perler de la blessure. Je reste un instant perplexe devant la goutte rouge vif, elle ne clignote pas. Elle coule le long de mon poignet, sans clignoter. *Bizarre*, je me dis en souriant de ma propre

bêtise. Avec précaution, je tends la main vers le rosier bagarreur. Je caresse longuement le velours délicat des pétales, puis je me rapproche des fleurs. En penchant la tête vers elles, j'aperçois une lueur rouge scintillant dans un coin de terre. Le bracelex est là, encore luisant de la rosée du matin, planté comme une graine prête à bourgeonner au prochain printemps. J'inspire profondément, l'odeur emplit mes narines et mes poumons.

Le parfum des roses.

Arami est née et a grandi en région parisienne. Puis, elle a pas mal vagabondé, géographiquement et intellectuellement, avant de poser ses valises à... non, les valises ne sont pas encore tout à fait posées ! Mais, quelle que soit leur localisation, elles contiennent toujours un bon arsenal d'ouvrages de science-fiction dont Arami est une grande consommatrice. Pendant longtemps, elle a rêvé d'écrire un jour ses propres histoires sans oser se lancer, mais elle s'est finalement décidée il y a quelques années. Et elle a remporté un 4ème Prix bien mérité au concours Alain le Bussy 2023



Mort au Nexus

Julien Molla

Haro, haro sur le Nexus... Mais qu'est-il, ce Nexus, un personnage, un lieu, un tyran, un état, L'auteur, tout doucement, mais sans lasser, y arrive pourtant, en un retournement, à nous le révèle.

SA TÊTE VIBRAIT du son de la musique électro emplissant la boîte. Il était accoudé à une rambarde du carré VIP, l'ombre d'un Lagavulin 16 ans d'âge reposant dans son verre, et regardait les danseuses se déhancher sur la piste en contrebass. Fabien Truet aimait venir ici après avoir répondu aux obligations que lui imposait son rang au sein du Parti. Combien de lieux comme celui-ci avaient été créés pour leur donner l'opportunité de relâcher la pression ? Pendant que la plèbe s'abrutissait en pensant toucher à un sublime qu'elle n'atteindrait jamais, eux se retrouvaient dans ses espaces protégés où tout était permis. Bien sûr, des oppositions se faisaient entendre dans leurs rangs. Des traditionalistes, apeurés à l'idée qu'une nouvelle génération arrive au pouvoir et qui voyaient dans cette façon de faire un mal bien plus important que la soupape de décompression qu'elle était en réalité. Alors que sans cette possibilité, des talents comme Fabien auraient sûrement délaissé le Parti pour se faire un nom parmi les plus grandes entreprises du monde. Mais leur offre d'échappatoire restait, aujourd'hui encore, inférieure à ce que proposaient les maîtres de l'Empire. Et quand on avait goûté à ces plaisirs une fois, il était bien difficile de ne pas y replonger. Et encore plus difficile d'imaginer leur disparition. Il fallait vraiment mettre à bas le courant traditionaliste au prochain congrès.

— Quelque chose te tracasse, chou ?

La douceur de velours de la peau de la fille contre sa joue le raccorda au présent.

— Rien, je réfléchissais.

— Réfléchir ? On m'avait pas dit que j'allais rencontrer un philosophe !

Elle parti d'un grand éclat de rire, l'attira jusqu'à elle et l'embrassa avec tendresse, les bras serrés autour de son cou. Son rouge à lèvres était acidulé. Il se dégagea doucement pour l'admirer. Elle était belle, avec ces longs cheveux ramenés en chignon et sa peau légèrement cuivrée dans une robe rose pâle. Il avait hâte d'y goûter, de la sentir frémir entre ses bras. Elle correspondait en tout point à sa demande.

Pas trop grande, orientale. Ses yeux noirs semblaient deux puits sans fond l'invitant à y plonger corps et âme. Du genre qu'il n'aurait jamais pu approcher au-dehors sans risquer de brûler sa carrière.

— J'ai réservé la suite divine.

Il voulait lui montrer son pouvoir. Lui faire comprendre qu'elle ne passait pas la soirée avec n'importe qui. À son sourire, il comprit qu'elle avait l'habitude de ce luxe minimal. Lui rappelant sans le vouloir qu'il n'était pas le gros poisson qu'il aimait se faire paraître. Du moins pas encore.

— Je t'y rejoins, si tu veux, chou. Je vais aller me chercher un verre histoire d'avoir de quoi me rafraîchir tout à l'heure.

Elle le quitta avec un nouvel éclat de rire. Il observa un instant le roulement de ses hanches en buvant une gorgée de son whisky. Puis il prit la direction de l'alcôve.

Fabien Truet s'effondra quelques pas plus loin. Son verre heurta la moquette juste avant sa tête. Le liquide se répandit autour de lui, emplissait ses narines de l'alcool fort. On criait autour de lui. Il n'en avait cure. Il fixait le bar. La fille l'y observait sans manifester la moindre émotion.

— La sa...

Les pixels se désagrégeaient sous ses yeux. Son avatar cessa d'exister.

— ...sa femme de ménage l'a retrouvé dans son lit, le bandeau encore sur les yeux. Son implant cortical avait fondu... et son cerveau également.

Jeanne Elleaume tapotait du bout des doigts sur la table de chêne éraflée et écoutant le ministre de la Paix intérieure raconter ce nouveau meurtre. Le sixième en moins d'un mois. Après avoir terminé, il salua le triumvir et se rassit.

La lumière rouge devant le ministre de la Justice passa au vert. Elle se leva.

— Je remercie notre collègue pour ce point de situation. Je regrette qu'il ait fallu autant de circonlocutions pour arriver au point important : une autre jeune pousse a été arrachée au Parti et nous n'avons toujours aucune piste.

Le ministre de la Paix intérieure esquissa un geste de colère. Il s'apprêtait à répondre, mais un raclement de gorge le retint. En bout de table, une des têtes du triumvirat le fixait avec réprobation. Il s'enfonça dans son siège, l'air renfrogné. Malgré leur âge, les triumvirs

en imposaient toujours. Presque autant que les six soldats en arme derrière eux.

— Je vous présente mes excuses, mon cher Octave, reprit-elle. La colère de voir notre Empire une nouvelle fois attaqué m'a fait perdre toute mesure pendant quelques instants. Peut-être parce que depuis ce matin aucun d'entre vous n'a osé aborder un des points essentiels de cette tragique histoire. Nous devons fermer le Nexus.

Tous autour de la table prirent un air outré. Elle entendait leurs marmonnements, leurs insultes. Fermer le Nexus, c'était les empêcher de laisser libre cours à tous leurs plaisirs et ils n'étaient pas prêts à l'envisager. L'invention du Nexus avait été une bénédiction pour le Parti, lui permettant de contrôler les masses. Du point de vue de Jeanne, il était aussi le point d'entrée d'un éventuel effondrement de l'Empire.

— Mes chers collègues. Vous connaissez mon opinion sur le Nexus. Mais il n'est pas question de cela. Je vous parle de sécurité, de l'avenir de notre pays. De la mort de six hommes, parmi les talents en devenir que comptait le Parti. Aujourd'hui, je ne suis pas en croisade contre le Nexus. Aujourd'hui, je vous demande de le fermer pour éviter d'autres pertes. Le temps, au moins que l'on trouve les responsables. Ou ne serait-ce qu'une piste.

Elle s'assit. Une nouvelle lumière verte s'alluma sur la grande table du salon Murat.

— Votre pudibonderie m'étonnera toujours, Jeanne, lui lança le ministre des Finances. Fermer le Nexus se serait risquer une crise au sein même du Parti.

Il se rassit. Aucune autre prise de parole n'était demandée.

— Qu'en pense le conseil des ministres ? interrogea rituellement le plus jeune triumvir.

Sans surprise, Octave Dodeman fut le premier à réagir.

— Fermer le Nexus serait le signal de notre faiblesse. Nos ennemis se jetteraient sur nous sans attendre. Je comprends votre point de vue, Jeanne, et c'est une éventualité que nous devons garder dans notre manche. Mais je crois qu'aujourd'hui il nous faut surtout agir et serrer fermement la gorge de ceux qui s'opposent à nous.

— Votre voix a été entendue, émit la deuxième tête des maîtres de l'empire français. Qui est d'accord avec cette position ?

Toutes les mains se levèrent autour de la table, à l'exception de Jeanne.

— Qui souhaite défendre une autre position ? poursuivit le Cadet.

La ministre de la Justice conserva le silence. À quoi bon perdre du temps quand personne ne voulait écouter.

— Le conseil s'est exprimé, conclut le plus âgé des trois. Le Nexus restera ouvert et le ministère de la Paix intérieure est appelé à intensifier son action à l'encontre de ceux qui œuvrent contre l'Empire et ses intérêts. Octave, cette affaire est entre vos mains. Ne nous décevez pas.

Jeanne eut au moins le plaisir de voir son homologue pâlir. La menace du triumvirat était à peine voilée. Octave Dodeman serait personnellement responsable du moindre échec. La répression allait être sanglante.

Tous se levèrent et quittèrent le salon par petit groupe, sans faire mine de s'intéresser à elle. Ils la traitaient comme un paria depuis sa nomination au gouvernement. Elle n'en avait cure. Il lui avait fallu des années pour gravir les échelons, des décennies pour enfin être admise au cœur du pouvoir. Et elle avait tracé son chemin sans jamais s'inquiéter de plaire ou non à ceux qu'elle croisait, se vouant corps et âme à son ambition.

Le plus âgé des membres du triumvirat l'interpella alors qu'elle s'apprêtait à franchir la porte du salon.

— Un instant, Jeanne. J'aimerais vous dire un mot.

Samuel Farman incarnait le pouvoir. Il n'était pas pour rien la tête de l'hydre impériale en poste depuis le plus longtemps. Si d'autres chefs de file avaient vu leurs courants se désagréger petit à petit, souvent rongés par l'ambition des successeurs putatifs, lui tenait depuis plus de quinze ans sans jamais avoir été mis en minorité.

— Votre froideur vous jouera des tours, jeune fille.

Jeanne sourit. Lui seul pouvait l'appeler ainsi malgré ses 63 ans.

— Je suis trop vieille pour changer.

— C'est bien malheureux. Le congrès approche. Le Parti a besoin de sang neuf et du changement ne ferait pas de mal au triumvirat. Vous êtes en bonne position, Jeanne. Si vous étiez...

— Plus docile ?

— Non pas. Mais plus ronde, plus... stratège. Le Nexus, par exemple. Arrêtez de vous y opposer frontalement. Il n'est pas parfait, mais il permet au Parti de tenir et à l'Empire de prospérer. Avez-vous oublié ce que nous avons dû affronter avant de mettre en place le Nexus ? Nous avons su canaliser leurs pulsions. Le Nexus n'est pas la cause de nos maux. Et si vous y tenez vraiment, ce n'est qu'au sein du triumvirat que vous aurez le pouvoir de changer les choses.

— L'entrisme. Une vieille stratégie d'extrême gauche.

— Nos ennemis n'avaient pas tout faux. J'ai grand besoin de vous à mes côtés.

— Certains de nos meilleurs talents sont morts dans le Nexus.

— Octave va se charger de cette histoire. À mon avis, nous en faisons beaucoup trop à ce sujet. Quelques rebelles ont mis la main sur des Persona au marché noir et de vieux programmes d'attaque. Nous les trouverons très rapidement.

— Et si nous faisons fausse route ?

Samuel Farman l'observa quelques instants en silence. Les deux autres autres membres du triumvirat discutaient à l'autre bout du salon.

— À quoi pensez-vous, ma chère ?

— Les attaques sont ciblées, intelligentes. Et nécessitent plus de moyens que n'en ont nos groupes de séditieux habituels.

— Nous serions ciblés par une puissance étrangère ?

— Possible. Mais je n'y crois pas. Vous l'avez dit, le congrès approche. Et si quelqu'un tentait de manipuler l'élection ?

— Impossible, s'exclama le vieil homme avant de baisser la voix. Voyons, Jeanne, vous n'y pensez pas.

Elle conserva le silence en fixant son aîné, son mentor au sein du Parti.

— Votre intuition m'a toujours fait peur, ma chère.

Il sortit son Persona de sa poche et tapota rapidement. Jeanne sentit le sien vibrer.

— J'ai peine à croire qu'un des nôtres soit à l'origine de ces crimes. Mais je dormirai mieux si votre intuition est démentie. Je vous donne carte blanche... Et pensez à ce que je vous ai dit concernant le congrès.

La ministre remercia d'un signe de tête et attendit que le vieil homme lui tourne le dos pour quitter le salon. Mathilde, une de ses filles l'attendait au bout du couloir.

— Vous en avez mis du temps, mère. Je ne comprendrais jamais pourquoi vous traînez toujours pour ranger vos affaires.

— C'est à la fin du conseil que se prennent les décisions les plus importantes. Lorsque nous serons rentrées, tu iras chercher Isabelle.

Son Persona bipa pour lui annoncer la fin de sa journée de travail. Elle venait de donner ses 8 h 25 réglementaires. La monotonie de la tâche, la succession des mêmes pièces à assembler pour participer à la construction de ce qui deviendrait un canon à plasma, lui avait laissé la tête vide. Elle avait lu dans un vieux livre qu'à une époque les usines étaient presque entièrement mécanisées et aidaient les travailleurs dans leur tâche. Ce devait être le rêve ! Pas étonnant que le Parti soit revenu dessus.

Elle suivait la file, s'engageant dans les longs couloirs souterrains en direction du tram qui la ramènerait chez elle. Elle était une « N », juste

au-dessus de la moyenne, ce qui lui permettait de se tenir à une distance raisonnable du secteur industriel et de ses pollutions. Quand elle avait obtenu son nouveau grade, elle s'était dit qu'elle était l'exemple même du milieu de cette société. La moitié en dessous ne pouvait se rendre dans les lieux qui lui étaient accessibles. Et l'autre moitié avait accès à des espaces du pays qui lui étaient interdits.

Elle fut rejointe sur le quai par Cédric, Étienne et Antoine. Le trio d'ouvriers habitait dans le même immeuble qu'elle, quelques étages en dessous.

— Avec Antoine, on va se faire une plongée dans le Nexus. Il paraît qu'on peut tester de nouvelles missions de la guerre du Niger. Ça te dit de te brancher avec nous ? lui demanda Cédric.

— Pas ce soir, merci. J'aurai plutôt envie de me poser et boire un verre, répondit-elle en se tournant vers Étienne. Tu te branches pas, toi ?

— Pas envie non plus. Par contre, je serai pas contre un verre.

Elle soupçonnait Étienne d'être un ancien soldat. Une telle réticence à profiter du Nexus et de l'adrénaline qu'offraient les affrontements virtuels et malgré tout si réalistes restait rare. Il devait connaître sa guerre et ses ravages. Mais savait-il que le Parti se servait de l'expérience de ses soldats, ceux de chair et de sang, ceux qui mouraient vraiment pour l'ambition du triumvir, pour alimenter le Nexus et ses jeux virtuels destinés aux masses ? Elle n'était pas encore prête à lui poser la question.

Tous deux parcourent le trajet en silence, écoutant Cédric et Antoine mettre en place des stratégies pour leur plongée. Ils passeraient la soirée à faire la guerre, à ressentir la peur, l'adrénaline et, peut-être, la sensation enivrante de la victoire. Ils reviendraient dans la réalité avec ce sentiment d'avoir survécu. Et vidés de toutes les forces qui auraient pu leur permettre de s'attaquer à leurs propres chaînes.

Son Persona bipa lorsqu'ils quittèrent le métro. Elle observa les drones qui planaient silencieusement au-dessus d'eux et de la ligne de démarcation. Si quelqu'un d'une catégorie inférieure tentait de franchir la ligne, il serait immédiatement pétrifié. Ils restèrent stoïques lorsqu'elle passa.

Avec Étienne, ils souhaitèrent une bonne plongée à leurs deux amis avant de se rendre dans le rade où ils avaient leurs habitudes. Nouveau bip lorsqu'ils franchirent les portes.

Étienne revint avec les verres, s'assit face à elle et lui demanda soudainement :

— Tu as combattu où, toi ?

Elle faillit recracher la gorgée de bière fraîche qu'elle venait d'avaler.

— Dans le Nexus ? J'ai...

— On peut jouer à ça toute la soirée si tu as envie, Ariane, la coupa-t-il. Moi, c'était en Mauritanie. Et je parle pas du Nexus. Même si je me dis que j'avais déjà un bandeau sur les yeux à l'époque.

Elle resta silencieuse un moment.

— Je pourrais te dénoncer, lui lança-t-elle. Pour te punir, ils ne te renverraient pas au combat. Non, tu finirais ta vie dans un camp, à creuser au fond d'une mine en rêvant chaque nuit qu'on mette fin à ton calvaire.

— Tu n'en feras rien.

— Et comment tu le sais ? On se connaît à peine.

— Je l'ai lu dans tes yeux. Ce dégoût lorsque les gars ont parlé du Nexus, de la guerre. Je suis sûr que tu y as été. Mais s'il y avait que ça. J'ai senti quelque chose de plus profond. Toi aussi tu as compris la fausseté de notre vie, le mensonge de cette haine de l'autre qui nous berce depuis l'enfance. En te disant ça, c'est clair, je risque ma peau. Mais je te fais confiance.

Elle observa l'homme assis en face d'elle avec un regard neuf. Ses cheveux coupés ras, son visage buriné. Avec sa carrure, ses bras musclés, Étienne était un bon manutentionnaire. Et il avait dû faire un très bon soldat. C'était un taiseux, aussi. Ce soir, il parlait beaucoup. Il la mettait en confiance. Elle avait envie de lui donner une chance. Ça faisait trop longtemps qu'elle ne croyait plus en rien ni en personne.

— Moi aussi c'était la Mauritanie... Deux ans... Mais pas sur le terrain. Enfin, pas le matériel. L'envers du décor, ouais. Tu n'as pas idée à quel point.

La porte vola en éclat et l'établissement se remplit d'un seul coup de soldats en arme. Leurs carapaces caméléons donnaient l'impression qu'ils se fondaient dans le bar lui-même. Ils se jetèrent par deux ou trois sur chaque client en leur intimant l'ordre de sortir, en leur hurlant dessus. Étienne ne fit pas exception. Il tenta bien de résister, mais ils se mirent à cinq pour le traîner dehors, non sans lui avoir attendri la viande préalablement par quelques coups de crosse dans le visage. Elle resta sans bouger. Ils l'avaient finalement trouvée, la partie s'arrêtait là.

Le mur de soldats s'ouvrit pour laisser passer une femme. Elle sourit faiblement à l'apparition qui lui tendait la main.

— Mère t'attend, lui annonça Mathilde.

— Rien n'a changé.

— J'aime cette ambiance, je m'y sens bien.

— Je parlais pas de la déco, mais de toi. Tout le monde doit toujours se plier à ta volonté. Peu importe ce qu'on pense, ce qu'on veut, tu nous siffles et il faut qu'on applique.

Jeanne soupira. Sa plus jeune fille l'avait rejoint dans le petit salon de son hôtel particulier, non loin du ministère, Mathilde debout en retrait dans son dos. Malgré ses tentatives d'approche, elle était restée murée dans le silence pendant de longues minutes. Maintenant qu'Isabelle avait ouvert la bouche, elle se demandait si elle ne la préférerait pas mutique.

— Tu ne crois pas que tu as passé l'âge pour une crise d'adolescence ?

— Je t'avais dit que je ne voulais plus jamais avoir à faire avec toi, s'emporta la jeune femme. J'ai coupé les ponts avec vous, avec ce que tu appelles « la famille ». J'ai refait ma vie.

— Dans cette usine d'armement ? Tu mérites mieux, beaucoup mieux. Je ne t'ai pas élevée pour ça.

— Non, tu l'as fait parce que ça te permettait de gravir des échelons. La jeune veuve éplorée qui décide d'adopter des enfants perdus. Huit filles qui n'ont rien demandé à personne. Tout ça pour se donner des airs de respectabilité. Tu me dégoutes. Laisse-moi partir, maintenant. Et oublie-moi.

— Quelqu'un s'attaque au Parti, tue ses membres les plus prometteurs.

Isabelle l'observa un instant, surprise, avant d'éclater de rire.

— Voilà enfin une bonne nouvelle !

— Tu es vraiment irrécupérable, soupira Jeanne. Et tellement prévisible. Je n'attendais aucune autre réaction de ta part.

— Pourquoi tu m'as fait venir, alors ? Certainement pas juste pour me dire ça.

— J'ai besoin de toi. Octave Dodeman est persuadé que l'attaque vient d'une cellule rebelle. De très nombreuses personnes vont souffrir de la riposte. Pour rien. Selon moi, il fait fausse route. Toutes les attaques ont eu lieu dans le Nexus avec des Persona d'une qualité incroyable. Et quasi indétectables. Aucune des cellules rebelles que nous suivons n'aurait de tels moyens à disposition. Je crois que la menace vient des rangs mêmes du Parti.

— Peut-être que quelqu'un a enfin compris à quel point vous étiez néfastes à la marche du monde, lança Isabelle. En tout cas, il a tout mon soutien.

— Des innocents vont souffrir, Isabelle.

— Je répète ma question. Pourquoi tu m'as fait venir ?

Jeanne fixa sa fille droit dans les yeux.

— Je veux que tu enquêtes sur ces meurtres.

La bouche d'Isabelle afficha un rond parfait. La demande de sa mère la laissait sans voix.

— Je vais te fournir un de nos Persona, poursuivit la ministre de la Justice. C'est ce que mes services sont capables de faire de mieux. On les attribue parfois aux repentis. Je veux que tu plonges dans le Nexus. Tu auras accès à tous les lieux où ceux du Parti se retrouvent. Et je veux que tu trouves ce tueur.

— Pourquoi je ferais ça ?

— Il pourrait très bien tuer tes sœurs.

Isabelle jeta un coup d'œil rapide à Mathilde avant de revenir sur sa mère.

— Les bénéfiques, les risques...

— Tout ça va entraîner un bain de sang.

— Qui pourrait déboucher sur une révolution.

— Si tu le coinces, tu pourras garder le Persona dont je te parlais. Tu pourras partir et faire ta vie ailleurs. Et je te promets que tu n'entendras plus jamais parler de moi.

Jeanne laissa sa fille réfléchir. Elle était intelligente, elle comprendrait le sous-entendu de son offre. Si le Persona était aussi incroyable qu'elle le disait, elle pourrait s'en servir pour aider les rebelles avec qui elle n'avait pas manqué de s'acoquiner. C'était une offre qui ne repasserait pas.

— Pourquoi moi ? finit par demander Isabelle.

— Tu détestes le Parti. Tu n'auras aucun scrupule à suspecter jusqu'à ses membres les plus glorieux. Tu as combattu dans le Nexus, donc tu seras capable de gérer des situations imprévues. Et, surtout, j'ai confiance en tes capacités d'analyse et de déduction.

— Je pourrais enquêter sur n'importe qui ? Même toi ?

— Ne te gêne surtout pas.

— OK, je vais le faire. Je vais mettre à jour ce qu'il y a de plus sordide en vous. Et ensuite, on se dira adieu pour toujours.

Les meurtres s'étaient multipliés. Isabelle plongeait dans le Nexus jour et nuit, quittant le bandeau seulement pour manger et dormir un peu. Petit à petit, elle avait redécouvert la sensation enivrante de vivre dans ce monde virtuel. Tout était plus rapide, les sensations décuplées. Encore plus dans les espaces où elle se rendait, loin de l'ersatz que pouvaient connaître les citoyens lambdas où les pâles copies du Nexus dans lesquelles elle avait combattu à l'étranger. Et avec un Persona comme elle n'en avait jamais utilisé qui répondait instantanément à la

moindre de ses pensées. Elle comprenait pourquoi ils y replongeaient tous jour après jour. Le Nexus était la pire arme du Parti, une prison d'autant plus inquiétante que l'enfermement était volontaire. Il vidait les gens de leurs sentiments, leur énergie, leur colère, leur frustration. Même leur amour. Elle savait tout ça et, pourtant, elle le reconnaissait malgré elle : le Nexus lui avait manqué.

Restait l'enquête. Qui, elle, n'avancé pas d'un pouce. Elle s'était d'abord intéressée aux signatures de ceux qui étaient présents lors des décès. Et avait très vite compris que le Persona utilisé répliquait les signatures de personnes totalement innocentes. Les services d'enquête du ministère de la Paix intérieure avaient suivi le même chemin qu'elle si elle en croyait les rapports auxquels elle avait accédé. Les arrestations avaient été nombreuses, arbitraires. Et n'avaient rien donné.

Les meurtres se comptaient désormais par dizaines. Deux à trois cadavres étaient retrouvés chaque matin. Le triumvir avait fini par agir en démissionnant le ministre de la Paix intérieure. Un tel échec marquait la fin de sa carrière et il s'était suicidé quelques jours plus tard. Plus surprenante avait été la nomination à sa place de Mathilde. Leur mère était définitivement plus près que jamais du pouvoir. D'autant plus que les meurtres mettaient à mal le triumvirat lui-même, à quelques semaines du congrès. Elle devait couper les ponts à jamais avec sa famille.

Le Persona ciblé était trop parfait, trop bien armé. Plutôt que de continuer à se perdre derrière les faux cailloux semés par l'inconnu, elle avait pris des chemins de travers. Isabelle était partie à la recherche de Persona volés. Il lui avait fallu craquer des sources auxquelles même les autorisations fournies par sa mère ne donnaient pas accès. Mais les programmes de sa propre fabrication qu'elle avait ajoutés à son Persona lui avaient permis de s'infiltrer dans les défenses sans laisser de traces. Et elle avait fini par trouver quelque chose. Des Persona militaires volés six ans plus tôt. Les rapports parlaient d'un groupe de rebelles qui avait été retrouvé et envoyé dans les mines de cobalt algériennes. Les Persona avaient également été récupérés. Mais quelque chose dérangeait Isabelle. Les capacités des Persona volés collaient parfaitement aux meurtres. La cellule avait-elle eu le temps de dupliquer un Persona avant d'être démantelée ? Mais alors, pourquoi avaient-ils attendu aussi longtemps avant d'agir ? Et qui ? Elle avait eu l'impression d'être tombée sur un nouveau cul-de-sac.

Si seulement elle s'était intéressée à la signature plus tôt. L'affaire avait été traitée par une jeune commissaire, une étoile montante du

Parti. Une signature qu'elle avait souvent vue lorsqu'elle était plus jeune. Les pièces du puzzle commençaient à se mettre en plus.

— Mathilde n'est pas là ?

Sa mère lui répondit par la négative d'un hochement de tête. Elle paraissait fatiguée, épuisée même. Des cernes d'un bleu sombre encadraient des yeux voilés.

— Elle a peu le temps de rentrer depuis sa nomination. Nous ne nous croisons qu'au conseil.

— Tu n'as pas l'air bien.

— Nous sommes tous sous tension avec cette affaire, répondit Jeanne en balayant l'air d'un geste de la main. Le congrès approche, les couteaux sont tirés. Le triumvirat s'inquiète pour sa place. Et les ministres ne sont pas épargnés. Tout le monde craint d'être le prochain Octave Dodeman.

— Tu devrais dormir.

— J'y penserai, sourit la ministre de la Justice en prenant place dans un fauteuil. Mais si tu viens me voir, c'est que tu as peut-être de bonnes nouvelles à m'annoncer. Tu as trouvé quelque chose ?

Isabelle s'assit à son tour dans un des vieux fauteuils. La bibliothèque avait toujours été son endroit préféré de la maison. On y trouvait toutes sortes de livres dont certains interdits ou portés disparus depuis des années. Plus jeune, lorsqu'elle avait interrogé sa mère sur leur présence, cette dernière lui avait répondu qu'il était essentiel de connaître ses ennemis pour les combattre efficacement.

— J'insiste, tu devrais dormir. Après tout, qu'est-ce qui t'en empêche ? Tes plongées dans le Nexus ou le sang sur tes mains ?

Isabelle n'avait jamais été patiente. Elle avait pris la décision d'abattre toutes ses cartes d'entrée de jeu. Et tant pis si elle se plantait.

L'éclat de rire de sa mère lui fit craindre le pire.

— Décidément, tu ne me décevras jamais.

Elle s'arrêta un instant, passa la main sur son visage fatigué.

— Qu'est-ce qui t'a fait comprendre ?

Isabelle sentit la pression relâcher ses épaules.

— La signature dans l'affaire des disparitions. Celle de Mathilde. Mais, sans trop savoir pourquoi, je me suis dit que ça ne pouvait pas être elle. Ou plutôt, qu'elle ne pouvait l'avoir fait sans que tu ne sois derrière. Depuis toute petite, elle a toujours été ton bras armé. Pour nous surveiller, nous punir. Ça pouvait pas être différent cette fois. Par contre, tu te trompes, je ne comprends pas.

— Tu connais l'entrisme ?

— J'ai lu ça quelque part. Surement dans un de tes livres, répondit Isabelle après quelques instants de réflexion. L'idée d'intégrer une structure et d'influer dessus de l'intérieur pour faire avancer ses propres objectifs.

— C'est ma réponse.

— Tu veux changer le Parti ?

— Non. Le détruire.

Isabelle ne put réprimer un hoquet de surprise.

— Mais tu en es une des têtes pensantes !

— Ce qui me rend d'autant moins suspecte. J'ai travaillé des années pour ça. Des décennies. Tu détestes le Parti, Isa. Moi, je lui voue une haine sans fond. Ils ont détruit tout ce qui faisait l'honneur de ce pays. Ils ont accentué les divisions entre nous et avec le reste du monde. Ils ont fait de nous des êtres sans empathie. L'autre est un étranger, un ennemi. Mais ils ont aussi bâti une structure parfaite où les possibilités de révolte sont tuées dans l'œuf. J'étais seul et je n'avais rien. Si ce n'est d'être la fille d'un ministre. Alors j'ai décidé que je le détruirais de l'intérieur. J'ai grimpé les échelons, ouvert les portes et saisi les opportunités. Le vol des Persona en était une. L'approche du congrès, la fragilité du triumvir en était une autre.

Isabelle avait du mal à encaisser. Sa mère, un ennemi du Parti ? C'était cette impression qui en était la personnification qui avait poussé sa fille à se rebeller contre ce que représentait l'Empire, à s'interroger sur le sens des choses.

— J'ai dédié ma vie à sa disparition, poursuit sa mère.

— Et nous ?

— Vous ? Tu veux dire toi et tes sœurs ?

Isabelle hocha la tête.

— Vous aussi vous faisiez partie de ce plan. Toute seule, je pouvais faire beaucoup, mais pas tout. J'ai vite compris qu'il fallait attaquer par deux côtés, l'intérieur et l'extérieur. Une mâchoire, un étau dont le Parti ne se libérerait jamais.

— Tu nous as adoptées pour ça ?

— Oui. Mathilde a été la première. Et elle s'est très vite révélée parfaite pour poursuivre cette stratégie d'entrisme après moi. Pour l'extérieur, ç'a été plus long. Jusqu'à ce que je t'adopte toi, Isa. Tu hais le Parti presque autant que moi. Tu es l'étincelle qui manque pour enflammer l'Empire.

— Pourquoi tu as voulu que je te trouve ? Je peux pas te dénoncer, putain !

— J'avais besoin que tu saches, que tu ne me voies pas comme le monstre que tu pensais que j'étais. Pour avoir l'occasion de te fournir

le Persona, aussi. Il faut que tu le transmettes à la rébellion, qu'ils le dupliquent et s'en servent pour faire tomber le système. Si c'était venu de moi, ils n'auraient jamais eu confiance. Et toi non plus.

Jeanne s'approcha de sa dernière fille. Les larmes coulaient sur leurs deux visages.

— Mais jamais je n'ai attendu de toi que tu me livres. Ça, c'est le travail de Matilde et elle est prête à l'assumer. C'est le dernier barreau de l'échelle qui lui permettra d'atteindre la position de triumvir. Mon sacrifice était nécessaire pour ça.

Elles se serrèrent dans les bras.

— Il faut que tu files, maintenant.

Isabelle entra dans le bar et se glissa discrètement face à Étienne dont le regard était plongé dans sa bière.

— Ariane ! s'exclama-t-il en relevant la tête. Je croyais qu'ils t'avaient arrêtée et envoyée aux mines.

— Mon vrai nom c'est Isabelle. Je sais qu'on se connaît pas beaucoup, mais j'ai décidé de te faire confiance. Et j'espère que ça sera réciproque. J'ai besoin de rencontrer le réseau Vengeance. Leur chef. Et en direct si possible. J'ai une arme pour lui.

L'homme la regarda sans réagir pendant quelques instants. Puis il se leva. Isabelle se demanda si elle ne s'était pas trompée, mais il la serra dans ses bras et l'embrassa sur la joue. Pas très loin de la bouche, se surprit-elle à remarquer.

— T'es incroyable. Moi aussi je vais te faire confiance, marmonna-t-il dans son oreille. On ira les voir ce soir.

Il se rassit, avala une gorgée et plongea son regard dans le sien.

— Donc comme ça, tu t'appelles Isabelle. Y'a d'autres choses que je devrais savoir sur toi ?

— Faut que je te parle de ma mère. C'était une femme vraiment incroyable.



Petit, c'est sur une machine à écrire offerte par mes parents que j'écrivais des histoires de fourmis qui se faisaient la guerre. A l'adolescence, je squattais l'ordi familial et m'amusais à triturer les contes de fée pour leur donner une nouvelle vie. Plus grand, j'ai dévoré de la science-fiction et de la fantaisie tout en devenant journaliste en presse quotidienne régionale. La fin de la trentaine approchant, j'ai eu envie de me remettre à la fiction. « Mort au Nexus », écrit pour le prix Le Bussy, est le deuxième texte que j'ose soumettre au regard des autres.

Projet :

Livres et Bibliothèques II

En juin 2025 paraissait aux éditions Arkuiris une anthologie, dirigée par Pierre Gévert, sous le titre *Livres et Bibliothèques, Demain et Ailleurs*. Disponible en librairie ou auprès de l'éditeur³, ce volume rassemble 17 nouvelles choisies parmi les 114 envoyées par leurs auteurs pour répondre à l'appel à textes.

Un tel choix est bien sûr toujours un peu subjectif, d'autant qu'il importait d'éviter des doublons en matière de sujet, de style, etc. Et donc, les nouvelles qui seront rassemblées dans le Hors-Série 2026/1 de la revue ne constituent nullement un second choix, mais des textes de qualité certaine et d'intérêt réel. Les suppléments numériques des Galaxies vont nous permettre, en attendant la publication, de vous en donner un avant-goût !



³ <http://arkuiris.com/livre.php?id=51>

Les Hommes-Bibliothèques

Christian Rimbaud

DÉPUIS LONGTEMPS, CERTAINS HOMMES ÉTAIENT ÉLEVÉS pour devenir des bibliothèques. On ne savait plus quand cela avait commencé, la mémoire collective des hommes se remémorait juste qu'il existait des livres, avant, dans de très anciennes sociétés, avec des lieux, des salles ou des bâtiments qu'on appelait bibliothèques.

Mais ces temps-la étaient devenus comme une légende merveilleuse de temps dont on aurait entendu parler sans jamais savoir s'ils avaient existé, de temps où les conteurs étaient la mémoire vivante et ambulante d'un peuple et de son histoire. La réalité de ce présent, de ce si accablant présent ne permettait pas d'avoir des illusions; heureusement les rêves sont une nourriture qui les surpassent. Mais comment faire des livres, ces objets faits pour la lecture, alors que le bois était devenu une ressource inestimable, une ressource à sauvegarder comme l'avait été le pétrole avant, avant sa raréfaction, avant sa disparition pour l'homme de la rue, l'homme ordinaire qui fait la société. Comment faire des livres alors que toute ressource pouvant constituer un support était devenue rare. Le peu de pétrole restant était partagé par les maîtres de ce monde vieillissant, à bout de souffle, afin d'assurer disaient-ils la pérennité de la civilisation occidentale déclinante, afin que les savants de tous bords puissent continuer à travailler à sauver la terre, l'humanité ou eux-mêmes. Les terres rares avaient été exploitées et la terre avait été rendu stérile par l'homme. Cela avait été accepté, après révoltes, barricades, morts et vies brisées. La réalité du prix des ressources et de leurs réserves, le travail à faire pour simplement vivre avaient fini par avoir raison de la situation humaine, de la colère et des rêves des uns et des autres.

Les forêts étaient devenues de minuscules taches vertes sur cette planète suite aux modifications des conditions climatiques qui s'étaient instaurées après la montée des eaux et l'augmentation de la température. Leur exploitation étaient régies par une organisation mondiale, même s'il était trop tard, elle s'était mise en place, accréditant l'idée qu'il fallait limiter les ressources mondiales à un certain nombre de personnes, des personnes importantes capables de déterminer les bonnes mesures à prendre pour, non pas revenir à

l'ancien monde, mais juste avoir de quoi vivre sans craindre les lendemains de pénuries ou famines dues aux phénomènes météorologiques. Dans un premier temps, comme pour les multiples pandémies ayant précédées ce nouvel état climatique terrestre, il fallait protéger les personnes faibles, puis celles-ci ayant disparues les dirigeants ont décidé qu'ils avaient les clés pour modifier et améliorer notre sol, notre condition, notre vie, une société qui était devenue un alibi pour le pouvoir, comme de tout temps. Alors ce sont eux qui ont eu des droits, puis de plus en plus de droits, puis presque tous les droits.

Les livres en papier étaient, par conséquent, devenus une ressource non essentielle, donc réservés à une élite qui ne les ouvraient jamais, car rares et chers. Alors on avait créé ces Lecteurs, ces hommes livres qui étaient devenus d'abord la mémoire vivante de l'histoire de l'humanité, puis de plus en plus la mémoire de toute traces écrites quelque soit les mots ou les phrases des récits, quel que soit les types de récits, comptines enfantines, articles scientifiques dont on ne pouvait plus rien faire. Il fallait tout sauvegarder. Certains livres étaient incompréhensibles, parlant d'objets inconnus dans des termes obsolètes. Mais on ne pouvait laisser l'humanité sans histoire, sans passé; Tout ce travail, dont on ne savait s'il était utile ou pas, ne pouvait être abandonné. Il fallait inscrire les hommes actuels dans les actions des hommes du passé, les bonnes et les mauvaises aussi. Il fallait leur apprendre ce que peut faire cette race, tellement imbue d'elle-même qu'elle en oublie les atrocités commises pour continuer à les refaire. Le seul critère pour qu'un Lecteur retienne un écrit est qu'il y ait une trace, complète ou pas, papier, papyrus, stèle gravée, phylactère d'une fresque ou trace électronique, si elle était encore lisible. Certains lecteurs étaient spécialisés dans la description des œuvres d'arts, peintures ou bande-dessinées, d'autres dans les textes scientifiques ou les romances.

Tous les lecteurs avaient un prénom, juste un prénom. Lui s'appelait Paul, il n'était pas le premier Lecteur à s'appeler ainsi, mais au vu des dérives et des abus ayant impactés des autres, on avait dépersonnaliser ces êtres en ne leur donnant pas de nom, sans numéro, pas de moi, pas de charisme possible et s'il y en avait un, on l'écrasait. L'absence de personnalité était en quelque sorte leur marque de fabrique, marque d'éducation était un mot plus réaliste pour les décrire. Il aurait pu s'appeler Thierry, Jean ou Sébastien, cela aussi il le savait. C'était ainsi, car les générations d'humains tels que lui étaient

sans importance, ils avaient été des bébés portés par une inconnue rétribuée pour son temps consacré à faire pousser, puis à faire naître ces mémoires humaines. Elles avaient été sélectionnées pour leurs esprits d'abnégations, leurs sens du devoir, leurs empathies sociales ou leurs ferveurs militantes. Elles avaient été triées pour les faire naître, mais pas pour les élever. Son enfance ressemblait à sa vie actuelle, pas d'amis, pas de loisirs. Plusieurs précepteurs l'avait accompagné durant son long apprentissage. Tous étaient excellents, on ne pouvait pas se permettre de rater son éducation; ni la sienne, ni celles de ses semblables. Instruction et endoctrinement, car il ne fallait pas qu'avec le savoir qu'ils accumulaient pendant toute cette période, leurs cerveaux se mettent à penser de manière non orthodoxe. Il n'était pas question de fabriquer un révolutionnaire, un intellectuel ou un orateur capable d'enflammer son auditoire avec des idées non conformes aux attentes de la classe dirigeante. Ils n'étaient pas là pour exister, mais pour servir.

Paul n'avait pas eu le temps de faire de l'introspection sur son éducation ou sur sa vie. Depuis le début de son instruction, il avait toujours eu l'impression de faire la même activité, lire afin de se souvenir et de raconter les romans, romans d'amour ou d'aventures, documents scientifiques, historiques et toutes les publications qui étaient encore sauvegardées dans une bibliothèque secrète, un grenier oublié ou le coffre-fort d'un collectionneur. Lire n'était pas le bon mot, plutôt enregistrer des œuvres, les inscrire sur sa mémoire électronique, inscrire chaque ligne, chaque page, chaque chapitre et table des matières. Cela ne prenait pas beaucoup de temps, le plus long venait après; Être capable de les faire ressortir de sa mémoire comme s'il avait le support devant lui et qu'il lisait réellement ces œuvres, comme s'il voyait l'image dans son cerveau; Il devait donner l'impression qu'il les connaissait par cœur, sans aucune hésitation dans sa diction, sans trahir le moindre indice sur la réalité de ce qu'il lisait; C'était un long travail, un travail pour lequel l'homme n'avait pas été destiné, mais son maître et ses précepteurs l'avait fait bénéficier de plusieurs générations d'apprentissage, d'avancées d'ordre techniques, biologiques et humaines uniquement réservées aux bibliothécaires; Il était apparu des techniques pour être plus à l'écoute de ses sensations, de ses réactions Et, de fait, les apprentis prenaient de moins en moins de temps pour se former et l'âge de l'adoubement des Lecteurs se faisaient de plus en plus jeune.

Il n'avait jamais choisi les textes, il ne savait pas si les faits mémorisés étaient vrais, il ne pouvait apporter aucune contradiction car on ne l'avait pas instruit avec des faits qui pouvaient conduire à un débat, à une discussion, à une vision éclairée des agissements humains. Sa vision du monde n'était pas guidé par l'objectivité, il le savait. Mais il lui était impossible d'accéder à des documents qui auraient pu lui ouvrir cette possibilité. De temps à autre, il subissait une opération, car ses capacités mémorielles devaient être régulièrement augmentées, il y avait tellement de choses écrites à se souvenir, tellement d'histoires, de faits à raconter. Alors il avait accepté ses 'augmentations de mémoire', car il avait été choisi pour ça, c'était sa fonction, une haute fonction digne de la destinée humaine, même si, dans la vision des choses de cette société, il n'avait qu'un poste subalterne.

Il ne savait pas comme tout cela fonctionnait, ni comment toutes ces compétences n'avaient pas été perdu. Il espérait simplement qu'elles fonctionnent correctement pour qu'il puisse retenir tous ces livres dont il ne percevait pas l'importance. La question de sa santé ne lui effleurait pas l'esprit, trop jeune pour penser à la mort ou à une dégénérescence de ces capacités intellectuelles. Tous les apprentis tels que lui acceptaient ce rôle, et si certains tentaient toujours de soulever une fronde (plutôt qu'une révolution) sans avoir à proposer d'autres solutions à cette situation, les contacts entre apprentis étant très limités et très surveillés, il ne se passait rien de ce côté là, malgré les bruits courants sur des émeutes ou des révoltes dans d'autres bibliothèques. Les précepteurs étaient là pour corriger les quelques dérives d'apprentis.

Aujourd'hui était le grand jour pour Paul; pour la première fois, il allait dans une maisonnée lire une belle histoire, une histoire qui allait faire rêver les habitants de cette unité d'habitation, une ferme ou une petite cité industrielle, il allait leur apporter du bonheur et il en était heureux, car c'était l'aboutissement de ces années d'instruction et de travail; C'était ce qu'on lui avait annoncé et il en était profondément convaincu.

Comme convenu par le protocole, il avait reçu son habit, pas celui de cérémonie qu'il porterait lors de son adoubement par les autres Lecteurs, non de celui de novice qui montrait à tout le monde qu'il devait encore franchir l'épreuve de la lecture devant un auditoire, qu'il devait encore prouver que captiver l'attention, moduler sa voix pour

faire frissonner ou insinuer le doute dans les certitudes; faire passer des émotions faisait partie de ses capacités.

Escorté par deux gardes du corps et accompagné par son précepteur de vie qui faisait office de maître, Paul marchait dans la campagne ils étaient sortis de la petite cité universitaire et politique qui entourait la Bibliothèque pour se diriger tous les quatre vers un ensemble de fermes qui se dessinaient au loin.

Même s'ils étaient attendus, l'activité de cette petite communauté était encore intense. Les besoins alimentaires passaient avant tout et il fallait que tout le monde fasse son quota de travail quelque que soit la pénibilité. A part pour des raisons d'âge ou de santé, il n'y avait pas de passe-droit, tout membre de cette petite société était censé produire dans tous les domaines. Cette règle n'était pas de mise partout. Chacun savait que l'évolution naturelle des lois faisait apparaître assez rapidement des spécialisations, mais ici, cela tenait, encore, car les hommes et les femmes présents aimaient cette façon de faire.

Après avoir pu distinguer des maisons aux formes géométriques inhabituelles pour lui, il entendit un lourd murmure qui commençait à croître en même temps que Paul sentait la pression se former dans son corps et bientôt il aperçut les formes des maisons, les silhouettes, celles qui faisaient à manger, celles qui montaient des sortes de huttes qui servaient d'habitations, celles qui supervisaient et celles qui, trop jeunes ou trop vieilles ne faisaient rien.

Quand ils eurent traversé la moitié de la communauté agricole, tout le monde s'était arrêté et les regardait arriver lentement comme pour commencer à instiller dans leurs têtes l'importance de ce moment, comme pour réaliser que d'ici quelques minutes, ils pourraient s'asseoir et écouter une histoire qui les feraient sortir de leur travail et de leurs conditions. Un homme plus âgé que les autres se dégageât de la foule muette et respectueuse pour se présenter devant eux.

«Bonjour, je m'appelle Lorius, je suis chargé de vous accueillir et de vous montrer la salle de lecture»

Le précepteur de vie, lui répondit:

«Bonjour Lorius, je suis le précepteur de vie qui accompagne le novice. Nous sommes heureux de partager avec vous une lecture que nous espérons pleine de joie et de bonheur. C'est à vous de choisir

avec l'apprenti l'extrait du livre, de pièce de théâtre, la fable ou un quelconque autre texte»

puis il ajouta:

«Paul, Lorius et toi allait vous isoler pour discuter de ce que les maisonnées souhaitent; c'est ainsi que cela se passe.»

Paul suivit Lorius dans la plus grande habitation, une sorte de grand salle de réunion sans murs, en toit de chaume, soutenus par une dizaine de piliers en bois richement décorés, certains étaient sculptés de manière assez naïve. Des estrades étaient disposées en hexagone et laissaient un espace vide au centre. Lorius et Paul s'assirent sur un des bancs. Puis Paul, ne sachant ni quoi faire, ni quoi dire, attendit que Lorius parle.

«Nous sommes content d'avoir un Lecteur chez nous, cela fait longtemps que le dernier est venu. Nous ne l'avons plus revu sans avoir d'explications. Alors nous avons bien réfléchi, et longtemps aussi, pour cette lecture. Mais je ne sais pas quelle est ta bibliothèque? Comme c'est la première fois que tu viens lire chez nous, je ne te connais pas» dit finalement Lorius

Assez naïvement, Paul répondit: «Oui, c'est même la première fois tout court. Mais ne vous inquiétez pas, j'ai beaucoup lu, beaucoup travaillé, beaucoup répété devant de multiples auditeurs internes et si je suis ici, c'est que j'ai les compétences pour le faire.»

Avec un léger sourire bienveillant sur les lèvres, Lorius dit: «Je n'en doute pas, mais je ne sais toujours pas quels sont tes livres, as-tu de ces vieux classiques que j'ai lu et entendu dans mon enfance? Ceux qui ont ces mots mystérieux et disparus, ces phrases qui sont elle-même des histoires, ces drames qui racontent l'intemporalité des nos sentiments. Je suis le plus vieux et depuis quelque temps je ne les ai plus souvent entendus et je peux même dire que je commence à les oublier. Je me demande s'ils existent toujours, si on n'a pas perdu leurs traces, s'ils n'ont été brûlé, jeté ou excommunié par une quelconque et absurde volonté humaine. Nous avons beaucoup de jeunes enfants qui aimeraient les écouter, car je leur rabats les oreilles avec ces livres.»

Paul était surpris d'entendre de tels mots dans la bouche de Lorius, On lui avait appris que ses auditeurs n'avait plus de culture, étaient des

pauvres gens sans éducation et qu'il leur ferait découvrir des textes merveilleux.

«Je connais l'histoire d'un petit prince, un vieux récit qui, par chance, a été conservé et je sais par mes précepteurs, qu'il est toujours très bien accueilli. Mais, je suis peut-être trop curieux, d'où tenez vous ces mots, vous avez une parole riche avec du vocabulaire précis et ciselé?»

« Je te raconterais mon histoire si tu reviens nous voir», puis il se leva. C'était le signe manifeste pour la communauté de venir dans cette maison commune pour écouter l'histoire qui avait été choisie.

Cela se passa très bien, de son point de vue. C'était ce qu'il disait à son précepteur en retournant vers la bibliothèque, il lui précisa aussi qu'il souhaitait revenir vers ce village pour continuer et finir de raconter cette histoire mystérieuse, quasiment incompréhensible pour lui avec des mots magiques comme aviateur ou lampadaire. Il lui dit aussi qu'il avait bien l'intention de travailler ce texte pour revoir les regards attentifs, pour réentendre les murmures de surprise ou de tristesse et surtout pour recevoir encore une fois les remerciements des gens à la fin de cette première lecture alors que ces précepteurs lui montraient toujours tous les défauts de sa diction, les fautes de lecture ou les manques d'implications dans la lecture d'un récit lorsque celui-ci ne l'intéressait pas. La gratitude l'avait à la fois ému et rendu plus important à ses yeux.

Était-ce l'effet de son enthousiasme, les recommandations de son précepteur ou simplement une demande de Lorius, sa prochaine lecture dans cette ferme ne tarda pas, elle fut même un peu trop rapide à son goût, il avait peur de ne pas être suffisamment préparé et de décevoir son auditoire. Cette fois, il partit avec ses deux gardes du corps dont il ne comprenait toujours pas la présence. Comment pouvait-on vouloir du mal à des gens tels que lui qui n'apportaient que des émotions, des découvertes, de l'émerveillement? Ce qui était pour lui une ouverture d'esprit, la possibilité de découvrir des cultures, des sciences, des idées, était-il dangereux, faisait-il des envieux, jaloux de son savoir ou de son influence sur les gens?

Il oublia vite toutes ces pensées pour se concentrer sur son travail qui n'allait pas tarder car les habitats agricoles commentaient à se dessiner au lointain, dans la poussière de la terre écrasée par le soleil

toujours trop brûlant pour cette saison printanière. Comme pour la première fois, les gens s'arrêtèrent comme surpris de le revoir ou heureux de savoir qu'ils allaient bientôt connaître la suite des aventures de ce petit bonhomme qui habitait sur un astéroïde. Les gens le montraient aux autres et ils posaient leurs outils pour signaler la fin de la journée de travail et commençaient à se regrouper dans les petits coins d'ombre accessibles pour attendre le moment de se diriger vers la salle commune.

Lorius l'attendait à l'entrée de ce qui semblait être son habitation, une maison sommaire vu de l'extérieur.

«Je suis content que tu sois revenu, tu l'as peut-être vu ou entendu en entrant dans le village, tu es attendu! Je suis heureux de pouvoir discuter une nouvelle fois avec toi avant ta lecture».

En se levant, il fit aussi le geste de l'inviter à l'intérieur de sa maison, laissant les gardes devant la porte. Après être rentré, Paul mit de longues secondes avant de pouvoir distinguer quelques rares meubles, un fauteuil, un lit, une bassine pour se laver, un meuble contenant assurément l'essentiel, quelques habits et de la nourriture.

Lorius s'assit sur le fauteuil et lui montra le lit. «Alors as-tu pris du plaisir à faire cette lecture»

«Oui, énormément, ce fut une merveilleuse découverte, comme si on m'offrait la possibilité d'élargir ma vie, de découvrir un autre monde.»

«Tu as encore beaucoup de choses à découvrir, à apprendre; mais je sais que tes précepteurs t'offriront tout cela, car c'est ce qu'ils ont fait pour les autres, je suis confiant.»

Paul fut surpris par ses paroles; comment pouvait-il juger son enseignement, juger ces hommes qui avaient passé leur vies au service de la Bibliothèque? Qui était-il pour se permettre ce type d'attitude? Pourquoi donnait-il l'impression d'en savoir beaucoup plus que lui, alors que, lui, était là pour les instruire?

«Sais-tu quand ton adoubement aura lieu?» demanda Lorius.

«Non, mon maître ne m'a encore rien dit, mais je vais le presser pour que ce soit le plus vite possible, il me tarde d'être autonome. En attendant, j'ai travaillé la suite des aventures du prince»

Lorius enchaîna: «Lorsque tu es venu ici, tu n'a pas remarqué des personnes qui te surveillaient, les gardes du corps n'ont pas d'inquiétudes?»

«J'ai regardé tout le long du chemin, car pour moi tout est nouveau et intéressant comme si j'apprenais un livre, mais je n'ai rien vu des choses que vous dites et qui me paraissent à la fois étranges et inquiétantes»

«Ce n'est rien, je n'ai pas voulu te troubler avec ces paroles. Viens, les membres de cette communauté ont apprécié ta lecture et souhaitent connaître la suite».

Lorsqu'ils arrivèrent dans la salle commune, le murmure cessa en quelques instants, le temps pour lui et Lorius de prendre leurs places respectives. Après le silence complet, il fit le résumé de sa lecture précédente et continua sa lecture. Il était devenu le personnage principal de l'histoire, un étranger sur un astéroïde comme lui dans cette communauté, ce petit bonhomme qui n'arrêtait de poser des questions comme si rien n'allait de soi.

A la fin de cette histoire, les gens ne partirent pas tout de suite, pour profiter de ce moment de repos avant de repartir vers les champ, se dit Paul, mais Lorius lui fit part de son impression qui était différente.

«Tu as vu comment mes amis étaient touchés par ce récit, ils ne voulaient plus partir de la salle comme pour garder en eux le sentiment que tu leur as donné, que tu leur as fait vivre. C'est important de leur donner du merveilleux, ils n'ont que leur histoire à eux qui est certainement belle, mais finalement on a tous besoin d'un peu plus de magie. Tu as vraiment bien réussi à faire le Lecteur, bravo Paul. Tu es déjà prêt pour aller à la cérémonie d'adoubement.»

Lors du retour vers la bibliothèque, Paul pensait déjà à tout ce qui allait se passer à son retour, les précepteurs auraient des informations sur sa lecture, c'est sur, Lorius avait parlé aux gardes du corps, discrètement, mais Paul l'avait aperçu. Puis son maître lui donnerait la bonne nouvelle, il ne serait plus apprenti, il n'aurait plus de tutelle, il serait libre de choisir ou aller, quoi lire, quelles œuvres enregistrer et plus tard il pourrait même former des apprentis. Il quitterait son quartier, trop triste, trop sévère et trop austère. Pas de distraction, comme si les précepteurs ne voulaient les imprégner que de leur fonction, voulaient leur faire croire qu'il n'avaient pas le choix de faire autre chose que d'enregistrer des textes, de faire autre chose qu'apprendre à les réciter avec la bonne intonation, avec l'inflexion

dans la voix qui leur donnerait leur part d'émotion sans laquelle tout homme ne produit plus rien, mais sans non plus leur donnait trop d'idées. Il allait peut-être brûler des étapes, mais sa volonté de sortir de cette structure hiérarchique, sclérosante, pesante et doctrinaire devenait obsédante jour après jour.

À son entrée dans le hall, les précepteurs n'étaient pas là; aucun de ces hommes dévoués n'étaient en train de surveiller les apprentis qui, comme cela était rarement arrivé, se regroupaient par petits groupes d'où certains sortaient pour aller vers d'autres, échanger des paroles, des informations dans un tel désordre de bruits et de gestes qu'il ne sut pas vers quels apprentis il devait se diriger pour comprendre. Finalement, un apprenti plus vieux que lui d'un an l'approcha pour le tenir au courant.

«Un apprenti a été enlevé sur son chemin, il devait être adouber demain, c'est une grosse perte pour la Bibliothèque, pour les précepteurs et pour notre ordre. Plusieurs années de travail qui disparaissent, car il était celui qui lisait les livres scientifiques pour initier les fondateurs, les théologiens, les techniciens et les créateurs. Les nouvelles sont confuses, car les précepteurs ne veulent pas nous faire peur, mais c'est son savoir que ce groupe d'anarchistes convoite. Toutes les lectures sont annulées, nous ne pouvons plus sortir. Un bruit court que cela arrivait, qu'il y en avait d'autres qui avaient disparus, soit ils avaient été enlevés, soit ils étaient partis malgré les précepteurs. Cela ne va pas, nous œuvrons pour les communautés, nous travaillons pour notre ordre; pas pour être pris en otage par groupes de fanatiques ou des guerriers révolutionnaires.»

Paul se rappela les paroles de Lorius. Ainsi il était au courant avant lui, peut-être avant les précepteurs ce qui sous-entendait des choses désagréables auxquelles il ne voulait pas réfléchir car des idées commençaient à se former dans son cerveau. D'autres apprentis venaient se greffer à ce duo, les angoisses des uns apparaissaient pour se répercuter sur les visages des autres, la colère naissait au fur et à mesure des discussions et bientôt les gardes habituellement chargés de leurs protections durent leur ordonner de se retirer dans leur petite pièce et pour finir s'emparèrent des récalcitrants pour les amener jusque devant leur porte où, finissant pour obéir sous la menace des armes, les jeunes rebelles se retrouvèrent enfermés.

Paul se retrouva dans sa chambre, poussé rapidement par un garde qui avait certainement d'autres apprentis, réfractaires aux ordres, à

faire rentrer dans leurs quartiers. Il resta debout, incrédule de la façon dont ils avaient été traités, comme du simple matériel, du matériel à ranger à sa place pour éviter le désordre par des gens dont, par leur éducation, ils se croyaient supérieurs et à qui, finalement, ils devaient obéir. Il écoutait les cris de colère, les questions ou les coups frappés contre les murs et les portes, qui sortaient des autres cellules; oui, maintenant le mot chambre ou pièce n'était plus approprié. Ce changement de vocabulaire, qui s'était imposé à lui comme la réalité, l'avait fait basculé dans une autre vie, une autre représentation du monde dans et hors la bibliothèque. Il allait falloir qu'il se reconstruise avec cette nouvelle vision perturbante, car la hiérarchie de ses idées, de ses buts et par conséquent de son avenir avait été traumatisé par ce dernier instant vécu.

Le brouhaha continuait comme s'il avait libéré la coercition auxquels les apprentis s'étaient habitués durant toutes ces années d'enseignement. Par une sorte de réflexe conditionné, une parole, une phrase, une question rappelait telle autre qu'un apprenti avait appris, qui se mettait aussitôt à la réciter, à la scander, voire la crier, en espérant qu'une autre voix vienne prendre la suite avec un extrait d'une autre œuvre, et ainsi de suite, pour on ne sait quel but, sinon s'exprimer. Si par la suite cette résistance devait se transformer en une réunion disparate d'humains, alors les responsables de la bibliothèques devraient prendre des mesures qu'ils n'ont jamais prises, sans savoir, donc, si elles seraient efficaces pour les faire revenir à leurs fonctions premières, à ce qu'ils avaient préparés pour les apprentis.

Tout ce vacarme se prolongea jusque dans la première partie de la nuit, de temps en temps surgissait une plaisanterie qui créait un jaillissement de rires, quolibets et diverses invectives faisant référence aux réputations des uns et des autres. Le silence s'installa vers deux ou trois heures du matin pour laisser place à une courte nuit. Il fallait reprendre l'instruction le plus vite possible, remettre la bride sur le cou et lancer les jeunes cerveaux sur des rails autres que ceux qu'ils avaient trouvé d'eux-mêmes.

La porte de sa cellule s'ouvrit sur son maître, Paul ne l'attendait pas et fut surpris. Il resta figé sur son lit tandis que celui-ci entraînait tout en refermant la porte. Un silence se fit, comme pour bien signifier que ce qui allait suivre n'était pas la procédure normale, Il n'allait pas aujourd'hui s'installer à son pupitre pour travailler sa diction ou aller

dans la chambre de mémorisation pour enregistrer une nouvelle œuvre.

«Tu as entendu tout ce bruit, tout cela est dû à un triste événement qui s'est déroulé hier dans l'après-midi. Un apprenti d'une très grande valeur a été enlevé par un groupe d'anarchistes, un groupe de terroristes, des hommes qui n'attachent pas le même sens à la vie que nous. On ne sait pas ce qu'il est devenu. On n'espère rien, voilà. Je suis à la fois écoeuré, dégoûté et en colère, mais je suis obligé de passer rapidement et de continuer, on ne sait pas si notre police va le retrouver. Je dois donc t'annoncer que c'est toi le prochain apprenti à être adouber et ce sera cet après-midi. Es-tu prêt?»

Paul répondit sans détour:«Oui, c'est trop rapide pour moi, mais je serai prêt. Que dois-je faire? Comment cela se passe-t-il?»

L'homme lui expliqua la cérémonie, ce qu'il devait faire, dire et aussi ne pas dire, qui serait présent, les obligations de sa nouvelle charge, il lui dit qu'il lui suffira de se laisser guider et de faire ce qu'on lui demandera, c'est tout. Il devrait quitter le quartier des apprentis pour une chambre plus grande, plus ensoleillée, dans une branche de la bibliothèque qui lui conviendrait mieux, mais qu'il aurait encore à apprendre, à perfectionner son art de la lecture, à apprendre de nouveaux codes et une nouvelle vie sociale. Il y aurait aussi beaucoup plus de contact et de discussions entre les lecteurs que ce qui se passe avec les apprentis, qui sont, de manière volontaire, maintenus dans un état d'isolation sociale pour qu'il puisse progresser vite, très vite. Puis il quitta la chambre en disant à Paul de se préparer pour midi, qu'il n'aurait pas le temps de manger. Une personne lui apporterait bientôt les habits pour cette cérémonie. Il devrait s'habiller de suite et suivre cette même personne vers le lieu de l'adoubement.

Bien sur, la matinée de Paul passa très vite, dans l'inquiétude de ce changement. La soudaineté de la nouvelle, un trop plein de sentiment d'existence, le fait de vivre bientôt un moment important de sa carrière de Lecteur l'excitait trop pour qu'il puisse aborder cet adoubement de manière sereine comme aurait pu l'être un événement du quotidien.

Pour se débarrasser de toutes ses pensées, Paul décida de lire un texte, rien que pour lui et il était encore en train de le déclamer lorsqu'après avoir frappé à la porte, un intendant habillé d'une sorte de tunique couleur or entra. Les salutations de base ayant été faites, il

lui tendit un vêtement encore plus beau qui émerveilla Paul qui le mit sans tarder. Les deux hommes se dirigèrent ensuite dans des couloirs et des escaliers inconnus du futur Lecteur et finirent par entrer dans une pièce sombre, à l'éclairage minimaliste, à base de bougies, qui permettait toute fois de distinguer une sorte de trône entouré de deux sièges de part de d'autre, tous occupés par un homme ou une femme dont on ne distinguait pas le visage. Son maître apparut à ses cotés et s'adressa à cette petite assemblée pour présenter Paul, son age, ses domaines d'expertise, ses expériences de lecture devant un public et l'estime qu'il avait pour lui. Des questions fusèrent de chaque coté du trône. N'était-il trop jeune? Son expérience n'était-elle pas trop récente et donc insuffisante? Ou bien, « nous n'avons pas besoin des sujets qu'il connaît, nous sommes en manque dans d'autres domaines plus importants ».

Son maître répondit habilement à toutes ces remarques et finit par éteindre les questions. Puis par une suite de petits gestes, la personne assise sur le trône sembla valider la candidature, car tout un petit peuple surgit de l'obscurité pour prendre Paul par la main, l'un le tirant sur sa droite, puis un autre le faisant retourner au centre de la pièce où la lumière était la plus présente, et ainsi de suite pendant quelques minutes.

Sans s'en apercevoir lorsque l'agitation s'arrêta, Paul avait de nouveaux attributs resplendissants sur sa tunique de cérémonie. Son maître se positionna à coté de lui et attendit que la personne assise sur le trône se lève et prononce les paroles habituelles de l'adoubement. A la fin de la sentence d'acceptation de Paul dans la confrérie des Lecteurs au premier grade, son maître s'agenouilla et tira légèrement l'habit de Paul vers le bas pour lui intimer en faire autant. Ce fut tout ; heureusement pour Paul qui sortit de cette cérémonie le cœur léger et déterminé.

De retour dans sa chambre, Paul réfléchit à la suite de sa vie. Il fut surpris de la vitesse à laquelle il trouva une conclusion à ses réflexions qui, toutes, renfermaient des questions importantes. La direction était claire, il fallait suivre le chemin qui devrait lui apporter les réponses pour orienter sa vie de Lecteur ou pas.

Il décida dans un premier temps de choisir le prochain texte qu'il allait lire à la communauté de Lorius ; celui-ci lui avait menti, par

omission certainement, mais, obligatoirement, il fallait y retourner et lire un texte était le meilleur alibi pour cela.

Cela lui prit du temps, non pour choisir le récit, les gens étaient avides de lecture et il n'avait qu'à pointer au hasard une ligne dans le grand inventaire pour désigner le document qu'il allait devoir insérer dans sa mémoire et apprendre à réciter. Ce qui lui prit du temps, ce fut de convaincre son maître de le faire retourner chez Lorius. Il devina une réticence inattendue chez ses supérieurs sans pouvoir comprendre pourquoi. Au début, il changea plusieurs fois de texte, mais ce n'était pas ça le problème, c'était bien ce déplacement dans cette communauté. Qu'avait-elle de spécial? Est-ce Lorius qui posait problème? Le déplacement dans cette région était-il dangereux? Encore des questions auxquelles il ne pouvait répondre, mais il allait devoir faire sans les réponses. Il dut apprendre à insister encore et encore, jusqu'à ce que son maître vint un jour lui donner son autorisation ; apparemment le texte importait peu.

Paul se prépara pour cette lecture, comme pour une autre, mais avec une fébrilité plus importante due à l'attente de la rencontre avec Lorius. La veille du jour, qui lui avait été annoncé pour sa lecture, arriva et il décida de faire la lecture le jour même. Il s'habilla de manière complètement neutre, rien ne pouvait laisser deviner son statut de Lecteur, ni même son appartenance à la Bibliothèque. Son costume passe-partout lui permit aussitôt de sortir sans garde du corps, de traverser les faubourgs autour du bâtiment et de se diriger calmement vers la communauté de Lorius.

En entrant dans les bâtiments qui formaient ce petit village, personne ne fit attention à lui, ils travaillaient tous comme si aucun Lecteur n'était attendu et il fut heureux de cela, heureux de voir ces gens dans leur vie quotidienne, sans cette expression de respect et d'attente du moment de lecture qu'ils avaient sur leurs visages lorsqu'il venait chez eux de manière plus officielle. Il avait l'impression de voir la vraie vie, de voir les gens tels qu'eux-mêmes. Ils travaillaient, riaient, souriaient, discutaient et même certains étaient en colère contre d'autres, ce qui lui semblait incompréhensible. Quelle vie aseptisée, il avait vécu jusque là! Une vie absorbée par son apprentissage, caractérisée par son absence d'émotion alors qu'il était censé les transmettre à travers ses lectures, par un ascétisme qui, maintenant il s'en rendait compte, était extrême, par une absence de communication et de sociabilité.

Il chercha Lorius dans les nombreuses ruelles, les pas de porte ou en regardant au loin dans les champs. Pas de Lorius. Il finit par demander à une personne de la génération de Lorius, il devait certainement le connaître. Sans attendre la fin de la question, le vieux monsieur se mit à crier à tous les gens qui passaient: «Le Lecteur est là, Le Lecteur est là» et il se releva d'un coup pour se diriger vers la salle commune en espérant avoir la meilleure place. Paul, désespéré, dut se résoudre à se diriger dans cette direction, lorsqu'il fut attrapé par le coude et tiré dans un coin de ruelle. Il reconnut Lorius et sa figure arbora un éclatant sourire tandis qu'il faisait face à un visage sévère.

«Que fais-tu ici? Tu ne dois pas venir demain?»

«Oui, mais je ne voulais pas de garde du corps, alors j'ai avancé la date de la lecture, sans rien dire.»

«Paul, tu vas avoir de graves ennuis, on ne peut pas avoir ce genre d'initiatives sans en parler à la hiérarchie de la Bibliothèque. Maintenant que tu es là, tu vas faire la lecture, on va trouver des explications pour ton escapade.»

«En fait, je voulais vous poser des questions, et même vous dire que je ne suis pas content de la façon dont vous me traitez.»

Lorius s'arrêtât et laissât tomber ses bras le long du corps.

«Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas?»

«Vous le saviez qu'il y avait eu un enlèvement, vous étiez au courant. Qui êtes vous au juste pour avoir ce type d'information? Quel rapport avez-vous avec ces bandits?»

Lorius poussa un soupir, sembla réfléchir quelques instants, puis, ayant pris sa décision, lui parla d'une voie adoucie.

«Paul, l'histoire ne va pas te faire plaisir, mais je vais te la raconter. On a du te dire que tu es né d'une mère qui t'a légué à la Bibliothèque, des mères altruistes, dévouées à la cause défendue par toute la structure bibliothécaire. Ce fut vrai pendant des années, de longues années où les mères devaient donner leur premier enfant à la société, pour son bien, pour le bien de tous. Mais ce sacrifice, car c'était un sacrifice, un abandon, ne fut plus accepté par la population qui refusa de donner ses enfants. Ce furent des moments difficiles pour la Bibliothèque, très difficile, toute leur politique, toute leur vision de la société et de son futur s'écroulait en partie; Alors il fut décidé

d'enlever les enfants à leurs parents, ils avaient l'autorité, la loi, les armes, ce leur fut facile. La population n'a rien pu faire et puis, de toute façon, ils devaient tellement travailler pour se nourrir, qu'ils n'allaient partir en guerre, sans armes. Les gens ont vite remplacé l'enfant enlevé par un ou plusieurs autres. Malgré tout, des mères n'avaient pas pu en avoir d'autres, elles se plaignaient, se lamentaient tellement qu'un groupe inter-communauté se constitua pour les récupérer. Avec la complicité de certains membres de la Bibliothèque, ils réussirent à les retrouver; ils ne restaient plus qu'à les reprendre, à les demander. Ce fut chose impossible, tu t'en doutes bien, toi qui as vécu l'apprentissage. Alors une solution radicale s'est imposée; enlever ces enfants et faire croire à une action d'un groupe de bandits, de terroristes qui voulaient saboter l'action de la Bibliothèque pour des raisons politiques, pour déstabiliser la société et détruire tout ce qu'ils ont construit. Voilà l'histoire, au début ce fut facile, ensuite la Bibliothèque forgea des gardes du corps qui devinrent rapidement très entraînés, car la Bibliothèque ne peut pas supprimer les lectures, sinon toute sa politique, toute leur justification ne tiennent plus. Ce groupe de personnes ont mis en place une organisation peu connue, mais je suis au courant de leurs actions. Voilà la vérité.»

Lorius s'arrêta de parler pour regarder Paul, voir son expression d'incrédulité se répandre sur son visage, pour voir comment peut s'écrouler une certitude. Alors il enchaîna sans lui laisser le temps de chercher des questions;

«Et pour que tu saches tout de ce qui est la réalité du dehors, de ce que tu n'a pas pu apprendre dans ton apprentissage, tout ces faits malheureux qui se déroulent loin de la Bibliothèque, je vais continuer à te raconter cette vie que l'on prend bien soin de te cacher. Bien sûr les Lecteurs sont à plaindre, plutôt qu'à blâmer, mais certains sont devenus des vrais gourous de secte, des vrais dictateurs ivres fous de leur pouvoir, des manipulateurs lavant et endoctrinant le cerveau de leurs auditeurs comme on a fait pour le leur. Ils se sont aperçus qu'ils avaient le charisme pour ça, ils ont l'éducation pour détruire toute tentative de sédition, ils ont dans leur tête tous les discours possibles à tenir devant une assemblée à convaincre, ils savent sourire au bon moment, fustiger les incrédules, les indécis pour les ridiculiser. Dans ces communautés, Les gens n'ont ni l'éducation, ni la volonté de s'opposer à eux et ces Lecteurs sont devenus comme des dieux, adorés comme de vieilles idoles pour certains ou comme des dieux guerriers voulant effacer les autres croyances qu'ils jugeaient comme

des hérésies. La position de la Bibliothèque est d'effacer les communautés trop voyantes, trop encombrantes, celles qui peuvent donner envie aux autres de les retrouver dans une communauté plus grande, ce qui serait dangereux pour tout les bibliothécaires. Mais d'autres sont parfois complètement isolées, elles sont dans le même état que toi, dans ta maison nourricière, alors elles continuent d'exister. Il y a d'autres problèmes plus importants à régler pour tes supérieurs, les vrais terroristes, pas très nombreux, il est vrai, mais beaucoup plus visibles que des sectes isolées: des attentats qui font beaucoup de morts et les communautés demandent des comptes à ceux qui ont le pouvoir, à ceux qui ont les armes, à ceux qui les maintiennent dans la pauvreté et la dureté de la vie contre une protection et de l'alimentation assurée, car on leur a fait croire que c'était dans le contrat.

Voilà, ce que je sais, j'en sais plus que d'autres, je te le confesse, mais je ne veux pas en en parlant, me retrouver dans la situation du terroriste, du bandit ou du demi-dieu. Qu'en penses-tu?»

Paul ne dit rien, il ne savait pas, n'avait pas de réponse et, la gorge serrée, le cerveau paralysé, il ne pouvait ni dire, ni faire quoique ce soit. Il baissa la tête comme quelqu'un de résigné ou de tristement perdu dans sa vie qui, il avait l'impression, venait d'être victime d'un attentat. Il se dirigea vers le lieu de lecture, la fit de manière monotone comme le premier jour de son apprentissage et sans attendre la réaction des uns ou des autres repartit se fondre dans les faubourg de la Bibliothèque ou il rentra incognito.

Il ne sut pas dire combien de jours ou de semaines défilèrent uniformément dans le temps, avant qu'il eut envie de retourner voir Lorius. Il décida d'y aller avant que son attitude attire l'attention des bibliothécaires et qu'ils se demandent pourquoi il évitait sa communauté.

Lorius l'attendait souriant devant sa maison, assis sur une sorte de tabouret en bois, sans confort et patiné par plusieurs générations de fesses. Il ne se leva même pas et dit:

«Bonjour Paul, as-tu retrouvé le chemin? es-tu toujours heureux de venir nous voir?»

«Lorius, au fur et à mesure que je m'approchais, je me disais que j'étais bien ici, avec toutes ces personnes. C'est un vrai plaisir de partager un moment avec toi et les gens de la communauté.»

«Aujourd'hui, je te propose une petite marche en dehors du village, après tu feras ce que tu voudras, lire, partir ou rester.»

Comme toujours Lorius intriguait Paul par des paroles sibyllines et comme toujours Paul le suivait pour avoir des éclaircissements et des réponses précises à des questions qui ne s'étaient pas encore formées dans son esprit, mais qu'ils devinait bien présentes, comme une sourde pression dont on ne sait si elle va exploser un jour.

Ils suivirent le chemin principal en direction du sud, vers le bout de verdure qualifié d'oasis où les gens venaient de temps en temps finir les journées dans la fraîcheur d'une source intermittente. Après avoir traversé cette partie du territoire, ils continuèrent vers un espace plat, bien entretenu et rempli de cailloux. Des allées semblaient être dessinées, mais sans qu'une quelconque volonté d'organisation de l'espace soit visible. Lorius s'arrêta devant un bloc de pierres qui ne présentait aucune particularité, du moins pour Paul, car Lorius avait trouvé son chemin sans hésitation. Il sortit une pierre de sa poche et la posa sur celles qui s'entassaient, formant un gros monticule informe.

«Je viens souvent ici, sur la tombe de ma femme. Elle est ici depuis deux ans, ce fut une cérémonie simple, nous n'avons pas beaucoup de ressources et de richesses pour célébrer nos défunts. Tu le sais, maintenant, nous vivons dans la simplicité dans les communautés extérieures. Depuis chaque jour, je viens déposer une pierre. Ici elles ne manquent pas, comme tu peux le voir. Au début je les comptais, au début elles étaient plus grosses, maintenant cela me paraît plutôt futile, plutôt très futile. Cette petite cérémonie a fini par ne plus avoir de sens. Ce sont des cailloux glanés sur le chemin, des fois j'en cherche des jolis pour que sa sépulture soit plus belle que les autres, mais c'est plus un jeu qu'autre chose.

Bientôt je serai ici aussi. A quelle place, à quel endroit, je ne sais pas, nous ne décidons pas de ça, mais nous pouvons décider du moment. Je ne sais pas ce que je vais faire. Je pourrais demander malgré tout d'être enterré ici, à côté d'elle, mais une fois mort, le groupe décidera. Il n'a aucun raison de faire ce que je souhaite surtout que nous n'avons pas d'enfants, personne pour défendre nos derniers vœux. Si je suis venu ici, avec toi, aujourd'hui, c'est pour te parler un peu plus de moi, comme je te l'avais promis. Tu sais maintenant tout ce que peut arriver aux Lecteurs, je t'ai raconté peut-être plus de mauvaises trajectoires que de bonnes, mais la mienne fut heureuse.

Comme toi, c'est ici que je suis venu lire pour la première fois, je suis venu et revenu dans cette communauté, mais pas uniquement pour lire, même si c'était une motivation importante. J'avais seize ans et je suis de suite tombé sous le charme d'une jeune fille, de mon âge. Je l'ai repéré de suite dans l'assemblée, elle, elle m'écoutait et c'était tout. J'étais un Lecteur, sans plus. La suite tu peux l'imaginer aisément. Je venais de plus en plus en avance et je partais de plus en plus tard. Je connaissais beaucoup de monde et de fil en aiguille, j'ai réussi à faire sa connaissance. Puis ce fut un parcours très difficile, ce n'était pas prévu qu'après m'avoir formé, instruit jusqu'à l'endoctrinement, je sorte du cercle des Lecteurs pour aller vivre à l'extérieur. Je voulais partir, renoncer à cette vie tracée par les autres pour moi, car pour une fois j'avais le choix. Eux, ils voyaient que je voulais leur échapper, c'était leur point de vue. J'ai réussi à partir. Ma chance, c'est qu'ils n'ont pas compris pourquoi, j'ai toujours dit que je voulais arrêter, sans explications pour ne pas mettre en danger les personnes qui étaient ici. Donc ils n'ont jamais pensé à me chercher ici, dans cette communauté agricole où j'étais venu trouver refuge. J'ai réussi à être suffisamment présent autour de ma future femme, elle a accepté de faire une partie de chemin avec moi et ce fut tout le reste de sa vie. Un chemin de bonheur, plus certainement qu'à la Bibliothèque. Nous avons vu des enfants être enlevés, ôtés à leur famille pour les raisons que tu connais. Et le notre fut pris par ces voleurs, aussi. Nous nous sommes engagés aux côtés des soi-disant terroristes qui voulaient leur faire retrouver leur famille. Ce fut un combat que nous avons mené ensemble pour les autres et aussi pour nous. Et puis, la fin du chemin est arrivé pour elle; personne n'a pu la soigner et les Bibliothécaires n'ont rien fait de particulier pour nous aider.»

Lorius fit une pause dans son récit, difficile pour lui de raconter toute cette vie; Paul ne savait pas dire s'il avait aussi heureux qu'il l'avait voulu, aussi heureux qu'il le disait.

Lorius réalisa alors qu'il se laissait aller à cet excès de lassitude, de tristesse qui s'emparait de lui par moments, il réagit de suite, car il avait un projet pour Paul, il ne pouvait se permettre de parler ainsi.

«J'ai vu passé beaucoup d'apprentis, de jeunes imbus de leur fonction, de moins jeunes irrécupérables. Mais toi, j'ai senti ce quelque chose de différent, cette possibilité de douter, d'avoir sa propre vie, une réflexion personnelle. J'ai choisi de développer une relation plus proche, d'être plus à l'écoute de ton évolution. A te regarder,

maintenant, devant la tombe de ma femme, c'est un peu comme si je lui présentais notre enfant, celui qui est certainement devenu un Lecteur. C'est comme s'il avait réussi à s'affranchir de son environnement, de son éducation.»

Paul sentit le poids de paroles de Lorius dans son cœur, il comprit la suite, la demande à venir de cet homme seul, le choix qu'il allait lui proposer. C'était la suite logique de toutes ces phrases, assemblées les unes après les autres pour le convaincre d'accepter sa proposition.

Ils restèrent un moment, debout, côte à côte devant la tombe. L'un des deux poussa un léger soupir, se retourna et prit la direction des champs. L'autre le rattrapa, se mit à discuter avec lui. Leurs murmures se perdirent laissant la terre et les pierres, chauffées par cet intense soleil de printemps, seules.

Traqué par les drones tueurs

Alain Rozenbaum

GO DEXTER, trouve-moi une messagerie qui respecte la vie privée !

Tandis qu'il lance cette requête, Armand se demande si ce n'est pas paradoxal, voire naïf et ridicule, quand on veut échapper à l'omniprésence et à l'omnipotence des géants des services connectés, de compter sur le moteur de recherche d'Arobaaz, le plus fameux d'entre eux.

Comme tout le monde, Armand a toujours utilisé et utilise encore, de manière quotidienne, une foultitude d'applications dont la plupart, sinon toutes, sont fournies par Arobaaz et ses filiales. La messagerie WhatsUpDoc, les réseaux Trombino, Amstramgram et TikTak, les flux de musique sur MuzikFlux et de vidéos sur MeTube...

C'est décidé : il va se libérer de sa dépendance vis-à-vis de ce genre d'entreprise envahissante et dominatrice ! Il va s'orienter vers des alternatives plus éthiques. Les articles qu'il a lus, les reportages qu'il a visionnés, les fils de discussion auxquels il a participé, ont éveillé sa méfiance envers les méthodes des quelques consortiums qui, comme Arobaaz, se partagent l'énorme marché des services en ligne. À force de collecter des données, de les croiser et de les analyser en continu, ils finissent par nous connaître mieux que nous nous connaissons nous-mêmes, et ça commence à devenir inquiétant.

Pendant qu'Armand méditait, ses lunettes à vision augmentée lui ont affiché les résultats de la recherche.

Hum... Voyons un peu ça... Oui, on dirait que ce bon vieux Dexter a correctement rempli sa mission, sans tricher. Il ne reste plus qu'à sélectionner dans la liste en s'appuyant, pour faire un choix éclairé, sur l'expérience des adeptes des logiciels libres qui ont déjà effectué cette démarche depuis belle lurette et ont posté leurs conseils sur les forums.

Pourquoi a-t-il attendu si longtemps avant de se décider à sauter le pas ? Enfin, mieux vaut tard que jamais. Ce sera, avec un peu d'avance, sa bonne résolution pour la nouvelle année. À partir de maintenant, Arobaaz, tu ne violeras plus ma vie privée !

*

Armand est contrarié. Il considère, perplexe, le cadeau empoisonné qu'il tient dans ses mains. Est-il encore un enfant, pour

qu'on lui offre des jouets à Noël ?

Elle est comme ça, tante Sarah, on n'y peut rien. Elle n'arrive pas à se retenir de couvrir tout le monde de cadeaux, à la moindre occasion.

Il revoit le visage de cette bonne vieille tata ; son expression d'espoir mêlé d'expectative lorsqu'elle lui a demandé :

— Alors, ça te fait plaisir ? Je sais que tu aimes la lecture, alors j'ai pensé...

Quand il a déballé le paquet, Armand a retenu, de justesse, une grimace de dégoût.

C'est vrai, il aime se plonger dans un bon roman, mais quand-même... Le dernier modèle de liseuse Amazbook, de chez Arobaaz ! À lui ! À lui qui essaie d'échapper à l'emprise de cette compagnie tentaculaire ! À lui qui, depuis qu'il a commencé à prendre conscience de l'ampleur du problème, ne cesse d'alerter le monde entier, à travers les réseaux – à commencer par ceux d'Arobaaz – sur les dangers que ces monstres gloutons, avaleurs compulsifs de données, font peser sur nos libertés et sur notre vie privée !

Non, décidément, mieux vaut la bonne vieille méthode de lecture où l'on déchiffre soi-même des lignes de caractères, figées et inamovibles, que ce soit sur papier ou sur écran, plutôt que ces nouvelles technologies intrusives. Sans parler de la consommation énergétique des machines qui font tourner tout ce bazar ; mais ça, c'est une autre histoire...

Sur le moment, Armand s'est efforcé d'afficher un sourire de circonstance, pour ne pas faire de peine à cette si gentille et généreuse parente dont le seul plaisir est de faire plaisir aux autres – ou d'essayer. Oh ! Une liseuse Amazbook ! Oui, bien sûr, j'en ai entendu parler, il paraît que c'est pas mal...

Bon. Et maintenant, que faire de cette saleté de liseuse dernier cri ? La balancer dans une poubelle à déchets électroniques ? La revendre ?

Pendant que le cerveau d'Armand réfléchit, ses mains, telles des araignées mues par leur propre instinct, se sont saisies du contenu du paquet. L'une tient le minuscule boîtier dont elle presse le bouton de mise en marche, tandis que l'autre s'est emparée du mince bandeau d'interface qu'elle place sur sa tête.

Avant de se débarrasser de cette chose, autant l'essayer, juste comme ça, pour voir... Au moins, il ne mourra pas idiot. De toute façon, pense-t-il, j'arrête quand je veux.

Merci d'avoir choisi le tout nouveau modèle de liseuse Amazbook, la liseuse intelligente, connectée, adaptative, dynamique, personnalisable et interactive. Vous allez découvrir une incroyable expérience de lecture, une expérience encore plus intense, encore plus immersive, encore plus...

— Oui, bon, ça va ! Épargne-moi ton baratin commercial !

Comme vous voudrez. Dans ce cas, passons directement à l'étape de paramétrage de votre nouvelle liseuse. Le mode « petite voix » est activé par défaut. Si vous ne voulez pas le conserver, vous avez la possibilité d'activer l'écran virtuel et de...

— Non, pas la peine. Je conserve le mode par défaut.

D'accord. Vous pouvez modifier la « petite voix » – cette voix féminine, douce et suave, que vous entendez en ce moment – et la remplacer par...

— Non, non, c'est très bien comme ça.

Très bien. Au fait, inutile de parler : pour me répondre, il suffit de penser !

Manquait plus que ça, pense Armand, ce sale bidule lit dans mon esprit comme dans un livre ouvert ! Bien sûr : l'interface télépathique fonctionne dans les deux sens !

Parfait, vous avez compris. Maintenant, passons aux préférences de lecture dans la bibliothèque de trames...

Pour aller plus vite, et parce que, de toute façon, il ne compte pas utiliser bien longtemps ce gadget stupide, Armand accepte toutes les conditions qu'on lui demande de « cocher » mentalement – cookies, géolocalisation, partage d'informations avec d'autres utilisateurs, etc. – et laisse toutes les options par défaut. Il remarque d'ailleurs, au passage, que les choix prédéfinis lui conviennent très bien, ce qui n'est sans doute pas un hasard : à travers ses autres services et plateformes, Arobaaz connaît déjà son profil par cœur.

Nous allons à présent entamer votre première lecture avec la liseuse Amazbook. Préparez-vous à vivre une expérience personnalisée intense, immersive, incomparable et inoubliable. Votre roman appartient au genre thriller et s'intitule « Traqué par les drones tueurs ». Attention, c'est parti !

Chapitre premier.

Les périodes de fêtes, avec cette espèce d'obligation de se montrer joyeux qu'elles impliquaient et la débauche indécente de surconsommation qu'elles engendraient, ne constituaient pas pour Armand le moment préféré de l'année. Par esprit de contradiction il se sentait plutôt d'humeur à se cloîtrer chez lui, seul et tranquille, en bon célibataire endurci qu'il était. Tranquille, il n'allait pas le rester longtemps...

Se laissant bercer par la douce voix de sa liseuse, Armand reste plusieurs heures, affalé sur son canapé, au coin du feu de son poêle à granulés, à découvrir d'une traite les premiers chapitres de son thriller. Il faut avouer que ce n'est pas mal ficelé, les IA ont bien travaillé. L'ambiance s'installe, le mystère se met en place, et on s'impatiente de connaître la suite de l'intrigue dont le début, déjà, est déconcertant.

Dans le roman, le héros – prénommé Armand lui aussi – mène son enquête sur les projets secrets d'une entreprise nommée... Arobaaz !

Étant tombé par hasard sur des informations confidentielles il n'a de cesse, depuis, et malgré les risques, de tirer les fils de la pelote et d'accumuler les découvertes, les surprises et les révélations. Sa démarche demande du courage, car elle le met en danger, et il le sait. Il a appris, en effet, que ses rares prédécesseurs, ceux qui ont fourré leur nez dans les sales affaires de la multinationale, ont tous mystérieusement disparus. Victimes de fâcheux accidents, selon la version officielle. Mais les preuves que le héros commence à rassembler pointent vers une autre explication : ils ont été éliminés par des drones tueurs !

*

Ce soir, alors que le ciel de cette courte journée d'hiver s'est déjà assombri depuis un moment, Armand se lasse de rester seul dans son coin. Il a envie, d'un seul coup, de changer d'air ; de bouger, de rencontrer des gens. Il veut sortir.

Après avoir fait un petit tour dans la salle de bain pour se doucher et se changer, il enfila ses chaussures et son blouson. Le voici prêt à aller profiter des lumières et des divertissements de la grande ville ! Au passage il attrape un bonnet et prend soin, avant de s'en couvrir la tête, de replacer sur celle-ci le bandeau de sa liseuse.

Armand prit une douche brûlante. Puis il s'aspergea d'une fragrance de Mux, son parfum préféré, enfila sa doudoune H & G, chaude et confortable, vérifia en quelques secondes son trajet sur sa tablette PomPad et sortit de chez lui.

Pénibles, ces placements de produits ! Mais pour y échapper, il faut payer l'abonnement premium, qui n'est pas donné. Tant pis. De toute façon, lui, Armand, ne fait qu'un essai, par curiosité. Ce n'est l'affaire que de quelques jours, maximum. Il n'aura pas à supporter longtemps ces réclames intempestives.

Dehors, le ciel maussade appuyait de tout son poids sur la ville comme pour comprimer, de son couvercle gris, son bouillonnement. On entendait, dans le lointain, le hululement de la sirène d'une voiture de police que la plainte d'un chien, laissé seul par ses maîtres dans un appartement, semblait vouloir accompagner. La foule se pressait, les gens allaient et venaient, poursuivant leurs buts sans se soucier de la présence banale des deux drones de surveillance qui se croisaient au-dessus de leurs têtes. Une journée ordinaire finissait ; mais pour Armand, la soirée ne faisait que commencer.

Armand lève les yeux. Effectivement, une épaisse couche de nuages surplombe la ville. Un bruit de sirène lui parvient, en decrescendo, ainsi qu'un aboiement provenant de la fenêtre d'un immeuble. Et il repère

deux drones parcourant l'avenue, chacun dans un sens.

Que des éléments de son environnement trouvent, comme en écho, leurs correspondants dans sa fiction n'a rien d'étonnant puisque le logiciel pioche, lors de l'élaboration de ses descriptions, dans la réalité. La littérature classique faisait pareil sauf que là, grâce aux données récupérées par l'appareil, que ce soit par des requêtes sur les réseaux ou au moyen de ses capteurs, c'est en temps réel !

Dans sa tête, la petite voix continue :

Tandis qu'il arpentait le trottoir à grands pas, jetant un œil de temps en temps vers les hauteurs pour vérifier que ces saloperies de drones ne le suivaient pas, Armand ressassait, inlassablement, les questions qui le hantaient depuis qu'il avait découvert, malgré lui, ce terrible secret. Un secret bien gardé jusque-là. Un secret effrayant, et qui était en train de bouleverser sa vie.

Il se hâtait de se rendre à ce rendez-vous que lui avait fixé sa mystérieuse correspondante, se demandant quelle était la nature des révélations que celle-ci avait promis de lui faire. Et si c'était un piège ? Impossible de le savoir à l'avance. Le seul moyen d'en avoir le cœur net était d'y aller, et on verrait bien !

Malgré le froid hivernal, Armand sentait la sueur perler dans son dos. Il essuya machinalement ses mains moites sur son pantalon, tandis qu'un frisson d'appréhension lui parcourait l'échine.

Une pluie fine se met à tomber. Armand frissonne et commence à regretter de ne pas être resté au chaud et au sec, à lire tranquille au fond de son canapé. Mais il a éprouvé le besoin irréprouvable d'échapper un peu à sa solitude pour aller se frotter à l'ambiance de la ville. Quand on a la chance d'habiter à deux pas d'un quartier animé, où se concentrent un bon nombre de restaurants et de bars, pourquoi ne pas en profiter ? D'ailleurs, il ferait mieux d'aller se mettre à l'abri dans l'un de ces établissements.

Le premier devant lequel il passe affiche une enseigne, en lettres lumineuses, dansantes et colorées, qui attire son regard : « Balance ton corps ! » C'est justement le lieu du rendez-vous d'Armand, son double de fiction ! Et s'il y allait, lui aussi ?

Dans le bar règne une ambiance conviviale, chic et feutrée. La musique provient d'un véritable orchestre, qui joue du jazz sur un rythme chaloupé, dans un style à la fois entraînant et relaxant.

Armand s'avance lentement, scrutant la salle à la recherche d'une place libre. Il remarque une jeune femme, seule à une table, un cocktail à la main, qui pose sur lui un regard empli de curiosité bienveillante. D'instinct, il s'approche d'elle, tout en se disant qu'il n'osera jamais

l'aborder.

— Excusez-moi, vous... Vous attendez quelqu'un ?

— C'est bien possible, lâche-t-elle avec un demi-sourire énigmatique.

— Ah, fait Armand, déçu, en amorçant un mouvement de recul.

— Mais si c'est le cas, continue-t-elle, je ne suis pas encore sûre de savoir de qui il s'agit... Vous comprenez ?

— Euh... Pas vraiment, non... Mais peut-être, ajoute-t-il en désignant la place libre, que si vous m'expliquiez...

D'un hochement de tête, elle l'encourage à s'asseoir. Une fois installé sur la banquette moelleuse, Armand contemple la créature qui lui fait face. Il n'en revient pas : lui, qui n'a pourtant rien d'un Casanova, n'a eu aucun mal à s'adresser à cette belle inconnue. Il faut dire qu'il y a été aidé par la douceur de son regard et par son sourire. Il lui a paru naturel de s'adresser à elle, il a brisé la glace sans effort, sans éprouver de gêne et sans crainte de se faire envoyer promener. Il s'est tout de suite senti à l'aise avec elle.

Il commande, pour lui aussi, un cocktail, et bientôt les voilà qui trinquent. C'est drôle : quelques instants plus tôt ils ne s'étaient jamais vus et à présent, ils se tutoient et ont l'impression de se connaître depuis toujours ! À peine ont-ils commencé à échanger quelques paroles qu'ils se sont trouvés pleins de points communs, dont un qui est devenu leur sujet de discussion : la lecture. Elle lui déclare être une grande amatrice de romances. Elle aussi, dit-elle, a été incitée par sa liseuse à venir dans ce bar de jazz. C'est ici en effet, dans la dernière scène qu'elle vient de lire, que l'héroïne de son roman – prénommée Louise comme elle – éprouve un coup de foudre pour un homme gentil, romantique et rêveur ; et c'est réciproque. Alors elle, la vraie Louise, s'est dit que la même chose pourrait très bien lui arriver...

En entendant cela, de la part de celle qui n'est déjà plus une inconnue et qui le tient sous son charme, Armand sent un frisson le parcourir. Le coup de foudre... Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'à cette minute, il n'y croyait pas, mais seuls les imbéciles ne changent jamais d'avis !

À son tour, il raconte à Louise le thème du roman qu'il est en train de lire. Le héros, Armand, enquête sur les méthodes secrètes d'Arobaaz et se rend compte que cette entreprise a mis en place une stratégie pour dominer le monde et prendre le contrôle total de la société. Armand – celui de la fiction – se sent menacé depuis qu'il a découvert ce complot.

Louise le regarde, éberluée :

— Attends ! Un complot ourdi par Arobaaz ? Tu veux dire

qu'Arobaaz est le méchant de l'histoire, dans un roman de la bibliothèque Amazbook d'Arobaaz ! Sérieux ?

— Ça m'a surpris moi aussi au début, admet Armand, mais en fait, si on y réfléchit, il n'y a rien d'étonnant. Les fictions d'Amazbook ne sont pas écrites à l'avance par des écrivains humains, comme les bouquins d'autrefois. Elles sont élaborées au fur et à mesure en tenant compte du contexte, et se basent sur une trame adaptée au profil du lecteur. Les IA ne procèdent pas par jugement de valeurs. Dans mon cas, étant donné que je me méfiais beaucoup d'Arobaaz et que je dénonçais, sur les réseaux, ses dérives et ses dangers, elles sont parties de ça pour construire l'intrigue du thriller dans lequel je suis plongé en ce moment.

— Si tu le dis... Moi, les thrillers, ça me stresse. Les romances, c'est bien plus agréable, tu ne trouves pas ?

Le charmant visage de la jeune femme s'est orné d'un sourire malicieux. Ses beaux yeux, qui étincellent dans la lumière tamisée, semblent interroger Armand, le remuant jusqu'au fond de l'âme. Dans un coin de son cerveau pourtant, il se dit que cette rencontre ne résulte pas du hasard. Elle a été provoquée. Ils ont été tous deux, chacun de son côté, influencés par leurs romans respectifs ; poussés à venir au même endroit, au même moment. Les IA d'Arobaaz ont sans doute décidé, après analyse de leurs personnalités, qu'ils iraient bien ensemble. Et lui, victime passive et consentante de ce coup monté, il est en train de se laisser manipuler ! D'un autre côté... Oui : d'un autre côté, s'il l'avait rencontrée par hasard, qu'est-ce que ça aurait changé ? Louise aurait-elle été différente ? Non, et lui non plus. Faudrait-il renoncer à une relation avec celle qui deviendra peut-être la femme de sa vie, sous prétexte que des algorithmes s'en sont un peu mêlés ?

*

Cette fille, il l'avait dans la peau. Armand n'arrêtait pas de penser à elle. Il aurait aimé sentir sa présence à ses côtés à chaque instant. Partager le quotidien, vivre en couple... Oui, mais pas maintenant, ce n'était pas le moment. Quand cette histoire serait derrière lui, une fois qu'il aurait bouclé son enquête et révélé toute la vérité au grand public, alors seulement il pourrait l'envisager. Pour l'instant, il se savait espionné, épié en permanence, et menacé. Il acceptait ce risque, pour lui. Mais il ne voulait surtout pas exposer Louise – pas plus qu'elle ne l'était sans doute déjà. Or, si elle devait devenir sa compagne, le danger, pour elle aussi...

Armand est interrompu dans sa lecture par le carillon de la porte palière. C'est elle ! Il se précipite pour lui ouvrir. À peine entrée,

Louise se jette dans ses bras et ils s'embrassent avec passion.

La soirée se passe très bien. Malgré les piètres talents de cuisinier d'Armand, Louise a l'air d'apprécier de dîner en sa compagnie. Ils parlent de tout et de rien en échangeant des sourires et des regards complices. Et la nuit se passe merveilleusement.

Les jours suivants, ils se retrouvent le soir, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, avec ou sans sortie, au préalable, dans un bar ou un restaurant. Ils fêtent ensemble le réveillon, et la nouvelle année s'annonce pleine de promesses de bonheur.

La seule chose à laquelle Armand consacre plus de temps qu'à Louise, c'est sa liseuse...

*

Alors qu'ils reprennent leur souffle, allongés sur le lit, côte à côte, Louise se redresse sur un coude et se penche vers Armand :

— Tu ne crois pas, lui demande-t-elle en ponctuant sa phrase de tendres bisous, qu'on pourrait économiser un loyer ?

Armand ne répond rien. La question l'embarrasse. Il ne demande pas mieux que de partager sa vie avec Louise, mais...

— *C'est encore trop tôt, répondit Armand. Il faut attendre un peu.*

— *Attendre, attendre... répéta Louise en écho, l'air contrarié. Attendre quoi ?*

Louise ne comprenait pas. Elle ne se rendait pas compte de la gravité de la situation. Elle ne le prenait pas au sérieux, elle pensait qu'il exagérerait. Combien Armand aurait préféré qu'elle ait raison ! Malheureusement, ce n'était pas le cas. Il ne faisait guère de doute, à présent, que le projet secret d'Arbaaz avait déjà commencé à être déployé, et que le nouveau modèle de liseuses Amazbook, qui se vendait comme des petits pains, en constituait la clé de voûte. Cet appareil, inoffensif en apparence, n'était rien d'autre que le cheval de Troie qui allait permettre à cette entreprise sans scrupules de pénétrer l'esprit des gens !

— Et puis, tu ne veux pas enlever un peu ton bandeau, qu'on puisse discuter tranquilles ?

— Comment ? Ah ! Mon bandeau ! T'inquiètes, vas-y, je t'écoute. Tu disais ?

Louise pousse un gros soupir avant de retenter sa chance :

— Je te demandais ce qui te faisait hésiter. Tu n'es pas sûr de tes sentiments pour moi ?

— Mais si ! Tu es la femme de ma vie ! Seulement...

— Seulement quoi ?

— Tu le sais bien, je t'en ai déjà parlé : il y a une affaire gravissime

et urgente, qui m'empêche de...

— Encore ? l'interrompt Louise. Tu n'en as pas marre, de ces histoires de complot ?

Armand plisse le front d'un air soucieux :

— Au fait, un conseil : tu devrais utiliser un peu moins ta liseuse. Et même beaucoup moins, voire pas du tout, car...

— Quoi ? Elle est bonne, celle-là ! Commence par donner l'exemple ! C'est toi qui es complètement accro !

— Moi, ce n'est pas pareil. Je ne le fais pas par plaisir, mais en connaissance de cause : il faut bien que j'étudie leurs procédés, à ces salauds. Pour vaincre un ennemi aussi redoutable, il faut le connaître à fond. Percer les moindres détails de sa stratégie jusqu'à trouver le...

— Mais c'est quoi, ton problème ? On n'est pas bien, tous les deux ? On a tout pour être heureux !

De ses beaux yeux mouillés, Louise l'implorait du regard. Armand devait être fort pour ne pas craquer. Il soupira.

— *Tu ne te rends pas compte... Ils savent déjà tout sur nous ! Ils captent, enregistrent et analysent tout ! Ils nous surveillent et nous espionnent en permanence ! Aucun de nos faits et gestes ne leur est inconnu ! Leur puissance n'a aucune limite ! Ce sont eux, en réalité, qui exercent le pouvoir et pas tous ces gouvernements fantoches qui ne font que leur obéir. Mais ça ne leur suffit pas ! Non ! Ils veulent aller encore plus loin !*

— Tu ne te rends pas compte, Louise. Ils savent déjà tout sur nous ! Ils captent, enregistrent et analysent tout ! Ils nous...

— Mais qui ça, « ils » ? Et pourquoi ? Que veulent-ils ?

Leur but final : diriger nos vies, entièrement ! Instaurer la cyberdictature totale, le totalitarisme technologique ! Téléguider les opinions des gens, leurs pensées, leurs émotions... Le contrôle mental absolu ! Si on les laissait faire, bientôt ils nous manipuleraient comme des pantins !

— Ils veulent instaurer la cyberdictature totale, le totalitarisme technologique ! Ils veulent...

— Mais qu'est-ce que tu racontes ? Tout ça, c'est dans ton roman ou pour de vrai ?

Armand ne répond pas. Son regard se perd dans le vague, comme s'il n'entendait plus rien d'autre que ce que lui raconte sa liseuse. Il ne réagit même pas lorsque Louise se lève brusquement et s'en va, claquant la porte en le traitant de complotiste et de paranoïaque.

*

Armand se fraie un chemin parmi la foule pressée du matin, pleine de gens qui, comme lui, se dépêchent de se rendre au travail. Le

bandeau de sa liseuse ne le quitte plus, mais il ne prête qu'une attention partielle au récit. Une autre partie de son cerveau est préoccupée par l'évolution de sa relation avec Louise. Elle s'est montrée un peu plus froide avec lui, dernièrement. Il la comprend : elle se lasse de ce qu'elle interprète comme des tergiversations. Elle ne se rend pas compte... Alors que le danger n'a jamais été aussi grand ! Peut-être faudrait-il même qu'ils cessent de se voir, pour sa sécurité à elle, le temps que cette histoire se termine...

Tiens ! Voici un troisième drone qui fait son apparition au-dessus de l'avenue ; à croire que les deux autres ne suffisaient pas... Bizarre : juste maintenant, comme par hasard, alors qu'il vient à peine de sortir de chez lui depuis quelques minutes !

Armand se fige et observe, tour à tour, chacun de ces mouchards volants. Le troisième, à présent, met le cap vers lui. Pourquoi cette putain de machine le cible-t-elle, lui en particulier ? Ce n'est pas une coïncidence. La preuve : quand il se décale de quelques pas, d'un côté ou de l'autre, le drone ajuste sa trajectoire ! Malgré la fraîcheur hivernale de l'atmosphère, Armand sent une sueur froide couler dans son dos. Aucun doute n'est permis : il ne s'agit pas d'un banal engin de surveillance, mais d'un drone tueur !

Paniqué, Armand se met à courir. L'engin de mort le suit, gagnant du terrain... Il fond sur lui comme un oiseau de proie, il va bientôt déclencher le tir ! Zigzaguant dans l'espoir que cela diminuera la précision du système de visée, Armand cherche des yeux un abri, une cachette. N'en trouve pas. Comment échapper à ce tueur implacable lancé à ses trousses ? À sa droite, aucune issue, aucune ouverture dans l'alignement des façades d'immeubles. Mais en face, il aperçoit un type en train de pénétrer dans un bâtiment. S'il parvient à temps pour se faufiler derrière lui avant que la porte ne se referme...

Se jetant sur sa gauche, Armand pique un sprint à travers le flot des véhicules. Il entend alors le bruit strident de crissement de pneus d'un freinage d'urgence, tourne la tête et voit une camionnette arriver droit sur lui !

Armand se sent bizarre. Il ne peut pas bouger, il respire difficilement. Où est-il ? Autour de lui tout est flou, baignant dans une clarté blanchâtre. Que lui est-il arrivé ? Il a mal partout, se sent brisé, fracassé, en morceaux. Il veut appeler, mais aucun son ne sort de sa gorge, sinon un râle inaudible.

Les souvenirs lui reviennent, par bribes. La rue, les drones... Puis le choc.

Les salauds, pensa Armand, ils m'ont eu. Non, se ravisa-t-il, ils ont raté

leur coup, puisque je ne suis pas mort ! Je vais m'en sortir, il le faut. Le combat n'est pas terminé, je n'ai pas dit mon dernier mot...

Rien à redire sur la qualité de fabrication de sa liseuse : elle n'a pas été trop endommagée par le choc, elle fonctionne encore. Et personne ne s'est soucié de lui retirer son bandeau. À ce propos, que fait le personnel médical ? Qu'attend-il pour le soigner ?

Des silhouettes blanches vont et viennent comme des fantômes, certaines poussant des brancards, sans s'occuper de lui. Soudain une forme humaine, moins blanche que les autres, féminine, s'approche, se penche vers lui, l'examine...

— Mon pauvre Armand ! C'est bien toi, n'est-ce pas ? J'ai eu du mal à te reconnaître !

Louise ! C'est Louise ! Armand veut lui répondre : impossible. Lui sourire : trop difficile. Comment communiquer ? Il faut pourtant qu'il lui fasse comprendre... Qu'il la prévienne du danger... Qu'il lui dise de ne pas croire la version officielle...

Leur explication, il la connaissait déjà. Il voyait ça d'ici : ils allaient prétendre que les drones l'avaient repéré à cause de son comportement, potentiellement suspect ; qu'il aurait attiré lui-même l'attention des IA de surveillance policière. Il suffit d'une attitude différente ; quelqu'un qui reste immobile trop longtemps ou, au contraire, qui bouge trop vite...

Quand il a vu ce drone approcher, il s'est mis à courir ; il a paniqué, il s'est précipité dans les voies de circulation, la camionnette n'a pu l'éviter. Ça ressemblait à un accident. Mais ça n'en était pas un ! Non ! Ça ne pouvait pas être un accident !

Un drame, certes, mais un simple accident. Rien qu'un banal accident. Les drones tueurs ? On les utilisait dans les conflits ou dans la lutte contre le terrorisme, pas pour la surveillance quotidienne des voies publiques ! Voilà ce qu'ils affirmeraient, dans leur version officielle.

— Je ne sais pas si tu m'entends, continue Louise. À l'accueil, ils ne voulaient pas me laisser passer. Il a fallu que j'insiste, que j'entre de force ou presque...

Il ne se souvient pas que le drone ait tiré... Pas besoin, bien sûr, puisqu'il y avait cette camionnette. Quel idiot, aussi ! Il a manqué de sang-froid : pourquoi a-t-il traversé sans regarder ? Pourquoi ? Mais, parce qu'il ne pouvait faire autrement, c'est évident ! Toute la séquence a été minutieusement calculée, avec un degré de précision diabolique dont seules les machines sont capables, afin qu'il se fasse percuter et que ça ait l'air d'un accident !

— C'est marrant ! s'exclame Louise. Enfin, façon de parler ! Je ne sais pas si je dois te raconter ça, mais... Figure-toi que lorsque j'ai appris ce qui t'était arrivé et que j'ai sauté dans le bus pour venir te

voir j'ai lu une scène, pendant le trajet, où Louise, l'héroïne de mon roman, se rend, elle aussi, en visite à l'hôpital. Et là, elle va avoir un coup de foudre pour un beau méd...

Louise s'interrompt et tourne la tête vers l'homme en blouse blanche qui arrive vers eux d'un pas assuré, le stéthoscope autour du cou.

Armand sentait qu'il ne tiendrait pas longtemps. Ses dernières forces vitales étaient en train de l'abandonner. Mais il restait un espoir : ce personnage qui venait de faire son entrée. Il avait entendu prononcer son nom par les infirmiers qui l'avaient salué avec respect, et il connaissait sa réputation. C'était un grand chirurgien. L'un des meilleurs au monde. Le meilleur, sans doute. Il représentait désormais sa seule planche de salut. Son dernier espoir, son joker. Tout n'était pas perdu : la chance allait tourner, et...

Armand n'écoute plus sa liseuse. Il se sent trop mal. C'est plus que de la douleur, c'est pire que la nausée ; c'est au-delà de la souffrance. Il a de plus en plus de difficultés à respirer. Il se demande si son cœur bat toujours...

Quant à Louise, elle a les yeux rivés sur le nouveau venu. Il est encore jeune, il est beau. Elle distingue, à travers les mèches de cheveux qui retombent sur son front, un bandeau Amazbook. Il faudra qu'elle lui demande s'il est amateur de romances... Elle lui adresse un sourire, et il lui sourit en retour.

L'homme de l'art s'arrête près du lit et jette à peine un œil distrait sur le blessé, s'intéressant plus à la jeune femme qui s'est mise à lui parler, très doucement. Elle s'est presque collée à lui et lui murmure à l'oreille. Sans doute, suppose Armand, lui demande-t-elle des précisions sur la gravité de son état et sur ses chances de guérison ?

Le médecin et Louise quittèrent ensemble son chevet. Il aurait voulu les appeler. Il avait besoin que ce docteur intervienne, de toute urgence ! Et Louise ! Louise ! Il ne fallait pas qu'elle l'abandonne ! Surtout pas maintenant !

Armand ne sent plus son corps, comme s'il était gelé. Autour de lui la lumière décroît, et bien que personne n'ait éteint les néons, il va bientôt faire noir. Il se sent partir... Pour quelle destination ? Aucune. Vers nulle part, vers le néant.

La dernière chose qu'il voit, c'est l'image floue et sombre de deux silhouettes, de dos, qui s'éloignent en marchant côte à côte. La dernière chose qu'il entend, c'est la petite voix de sa liseuse, dans sa tête, qui prononce le mot « fin ».



Parisien émigré dans le Sud-Est, Alain Rozenbaum s'est aperçu, alors qu'il travaillait comme informaticien, qu'un clavier d'ordinateur pouvait aussi servir à écrire des histoires de science-fiction. Depuis, il écume les appels à textes et réussit parfois à caser ses nouvelles chez des éditeurs comme Rivière Blanche, Arkuiris ou Flatland et dans des revues comme Gandahar, Géante Rouge ou Galaxies. S'il parvient à vaincre la procrastination, il finira peut-être par publier des romans et des recueils de nouvelles avant la fin du monde...